

ANDRE LE GALL

CORNEILLE ET

RICHELIEU

OU

LA QUERELLE DES

MAITRES

ISBN 978-2-492028-17-5

Droits de représentation, de reproduction
et de traduction réservés pour tous pays.

Téléchargement gratuit autorisé.

Création en 2000 sur France Culture

Réalisation: A. Lemaître

Interprètes: B. Agenin

S. Berger

M.H. Boisse

J.G. Nordmann

PERSONNAGES

Laurence Tillemont, jeune universitaire
soutenant sa thèse devant un jury.

Membres du jury :

Le professeur Lesconvel, ancien ministre,

Gabrielle Oulry, professeur d'université,

Nicolas de Mouriou, professeur
d'université.

LIEU

*Paris-Université, salle Jules Taschereau, janvier 2000. Laurence Tillemont soutient sa thèse sur **L'Angoisse de l'être dans Corneille** devant un jury composé de quatre universitaires. Seuls trois d'entre eux sont présents. Il y a là le professeur Lesconvel, ancien ministre, professeur émérite au Collège de France, Gabrielle Oulry, professeur dans une université de province, Nicolas de Mouriou, professeur dans une université parisienne. Victime d'une grippe, le professeur Sarcilly, qui devait présider le jury, est absent. Il sera remplacé par Nicolas de Mouriou, directeur de thèse de Laurence Tillemont. En même temps que se déroule le cérémonial public de la soutenance, les voix intérieures qui habitent les personnages se font entendre dans le secret des consciences.*

Salle d'amphithéâtre de petite dimension, rumeur de voix, de conversations, d'exclamations, un peu étouffée, un peu assourdie. Arrivée du jury, bruit de pas, de chaises qu'on remue, brouhaha léger qui s'apaise vite en même temps que disparaît le murmure des voix.

Nicolas de Mouriou

Monsieur le ministre Lesconvel, madame le professeur Oulry, je vous ai dit avant d'entrer dans cet amphithéâtre la confusion où je me trouvais.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Tu planes mon Nicolas... Tu me donnes du « madame » c'est pour l'âge... par politesse...

Nicolas de Mouriou

Je me vois dans l'obligation de remplacer au pied levé monsieur le professeur Sarcilly qui devait présider ce jury. Il se trouve que le président Sarcilly est indisponible par l'effet d'une grippe sans gravité heureusement, mais suffisamment violente pour lui interdire de quitter la chambre. Il m'a demandé de le remplacer, ce que je ne saurais faire bien sûr. Mais étant le directeur de la thèse que va nous présenter madame Laurence Tillemont, il m'a bien fallu accepter cette charge impromptue. Je ne me dissimule pas...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Tu en fais trop Nicolas. Comme toujours...

Lesconvel

Je suis sûr que, sans faire oublier le président Sarcilly (*voix intérieure*), qui est *inoubliable*, (*haut*) le professeur de

Mouriou saura faire preuve de sa finesse coutumière dans l'exercice de sa fonction.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
Ça c'est pour ton article et tes délicates allusions mon cher Nicolas.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Ricane moins fort Gabrielle. Tout le monde entend ce que tu penses. (Haut)
Dans ces conditions, permettez-moi monsieur le ministre...

Lesconvel (*voix intérieure*)
Monsieur le ministre... c'est si vieux maintenant... un tiers de siècle... de Mouriou en rajoute... Là où ce jeune homme a fait fort, c'est d'avoir ramené ici ce matin Guerniot et Baudrin... Deux vedettes de la presse culturelle en même temps pour une soutenance de thèse... Rarissime !... Est-ce que j'ai été mis dans le jury pour les rameuter ?... Laurence sait-elle quelque chose ?...

Nicolas de Mouriou
Je voudrais rappeler que l'idée de la thèse que nous présente madame Tillemont vient de loin. Le professeur Sarcilly a eu l'occasion de dire combien l'œuvre de Corneille était une terre inconnue...

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
Monsieur le professeur, n'oublie quand même pas que c'est moi qui ai choisi le sujet, hein !...

Nicolas de Mouriou
...littéralement une terra incognita...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
Certaine qu'il ne nous ferait pas grâce du latin...

Nicolas de Mouriou
C'est l'expression même dont use le professeur Sarcilly dans son ouvrage, *La linguistique théâtrale à l'âge classique*, dite familièrement **La sarcilienne**, et cette familiarité exprime mieux qu'un long discours le statut de manuel de référence qui est maintenant celui du traité du professeur Sarcilly.

Lesconvel
Dans son ouvrage notre collègue Sarcilly a puissamment marqué le lien existant entre la langue et la politique, et combien Richelieu s'est efforcé de promouvoir la langue comme élément de la puissance de la France. Comme élément d'ordre aussi. Il faut comprendre la première moitié du XVII^e siècle, et tout spécialement le principat de Richelieu, comme une entreprise forcenée de rétablissement de

l'ordre en réaction au chaos des guerres de religion du XVI^{ème} siècle. Le grand œuvre est d'abord politique bien sûr. Mais il est aussi religieux et culturel. Richelieu en est l'animateur, il est l'homme rouge, le surmoi du temps de Louis XIII, le maître sous le regard duquel, pendant vingt ans, les princes et les peuples se battent et se débattent.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
On ne parle pas de Richelieu... On ne cite pas Richelieu...(Haut) Corneille, je le rappelle, ce sont quatre-vingt mille vers dont près de vingt mille – qui s'en souvient ? – de spiritualité, traduits du latin. L'intuition de Laurence Tillemont a été de discerner le centre de gravité de cette terre inconnue. En donnant pour titre à sa thèse *L'angoisse de l'être dans Corneille*, il est clair, madame, que vous avez saisi d'un seul mouvement ce qui fait l'unité de l'œuvre cornélienne. Cette quête du moi cornélien vous a conduite à considérer l'ensemble de l'œuvre et l'ensemble de la vie du poète de Rouen. Nous allons devoir ce matin concentrer notre attention sur certains thèmes quitte, nécessairement, à en abandonner d'autres. Eh bien ! je vous propose un plan tout simplement chronologique...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
*...tout simplement... Là on va avoir droit à
un couplet sur le non-conformisme...*

Nicolas de Mouriou
Je prends le risque en effet de conduire
notre discussion selon un plan à caractère
historique. Je sais bien que, ce faisant, je
prends à contre-pied toute la critique
dominante...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure avec
une nuance d'affectueuse bienveillance*)
*C'est toi la critique dominante, Nicolas...
Tu es structuré pour surfer sur la vague
dominante... Mais il faut qu'en plus tu
nous joues les Don Quichotte...*

Nicolas de Mouriou
Mais il m'a semblé que l'on pouvait, pour
le temps d'une matinée, revenir à la bonne
vieille problématique biographique,
oublier, le temps d'une matinée, les
savantes critiques sociologique ou
psychanalytique ou structuraliste. Un peu
d'audace donc me suis-je dit...

Lesconvel (*voix intérieure*)
*C'est ça mon jeune collègue, de
l'audace...*

Nicolas de Mouriou

Et aussi de simplicité car, avouons-le, ce qu'il y a encore de plus simple, c'est de commencer par le commencement et de finir par la fin.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

« *Un sourire parcourt l'assemblée... »*
Démago !

Nicolas de Mouriou

Je me vois d'autant plus confirmé dans ce plan, si simpliste qu'il pourra sembler, que la thèse que nous présente madame Tillemont, elle, obéit à une organisation très savante, très structurée, et totalement non chronologique.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Comment font-elles pour avoir cette allure au milieu de la trentaine ?... Avec trois enfants ?... Ça n'est pas juste !...

Nicolas de Mouriou

Je m'adresse donc à Laurence Tillemont.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

*...madame...Laurence... madame...
harmonieux balancement... distance,
sérieux, objectivité d'un côté... complicité,
amitié de l'autre... tout est joué d'avance,
mais on a la politesse d'entretenir un*

semblant d'incertitude... Tout ce petit monde appartient au même monde.

Nicolas de Mouriou

Voudriez-vous, madame Tillemont, nous rappeler qui est le jeune Pierre Corneille à Rouen, vers 1630, tandis que Montdory joue *Mélite* à Paris ?

Lesconvel (*voix intérieure*)

Laurence tu es là... Et moi aussi...Et nous sommes cinquante-six ans après... Laurence, je t'aime bien... mais tu n'as pas le droit de me rejeter pareillement dans le passé... Est-ce que je surgis vraiment d'un autre monde ?...

Laurence Tillemont

Vers 1630, Pierre Corneille est enfin sorti de sa condition d'étudiant prolongé. Le 6 juin 1629, il a eu 23 ans. Après des études au collège de jésuites de Rouen, il a fait du droit, il a obtenu sa licence ès lois. Il est devenu avocat en 1624. Il n'a jamais plaidé faute du moindre talent oratoire. Tout ce qu'on sait de lui nous le montre, sa vie durant, aussi malhabile à dire ses vers qu'habile à les composer. Madame le professeur Oulry nous a montré dans son ouvrage, *Officiers de justice et poètes de théâtre*, que le titre d'avocat, au XVII^e siècle, n'impliquait en rien que l'on se destinât au barreau, ni que l'on eût le

talent pour y briller. Apparemment Corneille n'avait pas ce talent.

Nicolas de Mouriou

Madame le professeur Oulry a su en effet nous montrer, dans ce qui est une véritable fresque de la société du début du XVII^e siècle, combien les études de droit étaient devenues le point de passage obligé vers les charges publiques, et combien l'obtention des charges mobilisait les jeunes gens. (Voix intérieure) « Charmante, la quarantaine épanouie », un peu trop épanouie même. Gabrielle, tu devrais suivre un régime...

Laurence Tillemont

Sans avenir du côté du barreau, Pierre Corneille se voit doté par son père, au début de 1629, de deux charges au Palais de Rouen. Deux décennies durant, Pierre Corneille sera « *avocat du Roi ancien au siège des Eaux et Forêts* » et « *premier avocat en l'Amirauté au siège général* », c'est-à-dire que d'une main il présentera à des magistrats réunis autour de la Table de Marbre des rapports sur des affaires de bois, de forêt, de batellerie, et de l'autre, il écrira vingt-deux pièces de théâtre soit à peu près quarante mille vers.

Lesconvel

Mon cher président, j'ai une suggestion à vous présenter. La tradition voudrait que nous laissions madame Tillemont nous faire un exposé liminaire. Nous avons lu sa thèse. Nous en avons apprécié la qualité, et nous en savons la valeur...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Est-ce qu'ils ont déjà tout réglé au téléphone ?

Lesconvel

Je suggère que le débat s'organise au fur et à mesure de l'exposé. Il n'en sera que plus spontané, et nous économiserons un temps précieux.

Nicolas de Mouriou

Pour ma part je n'y verrais que des avantages. Si madame le professeur Oulry était dans le même sentiment, je solliciterais de madame Tillemont qu'elle veuille bien se laisser interrompre et répondre à nos questions au fur et à mesure qu'elles se présenteront.

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)

Pas le choix !... (Haut) Je suis bien entendu à la disposition du jury. (Voix intérieure) Frustrant et risqué ! Pourquoi est-ce que Lesconvel me fait ce coup-là ?

Gabrielle Oulry

Je suis attachée à nos traditions, mais puisqu'il y a une majorité pour les abandonner, et que madame Tillemont y consent, c'est bien volontiers que je me rallierai à la suggestion de monsieur le ministre Lesconvel.

Lesconvel

Merci madame, et permettez-moi d'ajouter une sollicitation personnelle : oublions le ministre s'il vous plaît, et d'ailleurs tout le monde, hors cet amphithéâtre, l'a oublié. C'était dans un autre temps, madame. Disons qu'ici il y a un professeur de lettres, professeur émérite de surcroît, car le temps qui ignore les convenances a fait de moi un universitaire à la retraite, mais que les travaux savants continuent de passionner.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Pas si à la retraite que ça ! L'Académie, des livres à foison, une chronique hebdomadaire à la radio, en pleine activité le professeur émérite ! (Haut) Hé bien les règles du jeu étant précisées, reprenons notre exercice. Et puisqu'on a le droit de vous poser des questions, pouvez-vous, madame, nous préciser un peu la position sociale des Corneille à Rouen.

Laurence Tillemont

Le père est maître des Eaux et forêts, ce qui en fait un officier de rang moyen. Mais par son mariage avec Marthe Le Pesant, il s'est allié à « *plusieurs familles fort considérables de la ville* » pour reprendre les termes dont use Thomas Corneille, frère de Pierre, de dix-neuf ans son cadet, lui aussi auteur dramatique, et qui a consacré à son aîné, qu'il appelle Le Grand Corneille, une notice biographique dans son *Dictionnaire Universel*, publié en 1708. Depuis que le grand-père, issu d'une famille de tanneurs établie à Conches, est devenu greffier au Parlement de Rouen, puis conseiller référendaire en la chancellerie, la famille Corneille est en voie d'ascension sociale. Reste que, pour doter Pierre Corneille de sa double charge, il en a coûté onze mille six cents livres à son père, ce qui, pour lui, est une somme d'autant plus lourde à payer qu'il n'exerce plus depuis dix ans, ayant vendu sa charge de maître des Eaux et forêts en janvier 1619.

Lesconvel (*voix intérieure*)

Honoraire lui aussi ! (Haut) Avec ces deux charges, comment se situe Pierre Corneille au Palais de Rouen ?

Laurence Tillemont

Dans une honnête médiocrité sans plus. Dans la seconde partie des années 1640, il est, à Paris, le prince des poètes, et il finit par entrer à l'Académie, mais à Rouen, il n'est toujours que l'avocat du Roi à la Table de Marbre.

Gabrielle Oulry

Pensez-vous que ce profil, que vous venez de rappeler, fasse de Corneille, sociologiquement, un officier dont l'œuvre s'expliquerait par la condition sociale ?

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
Duplaut assure que l'opération réussit presque toujours... presque toujours... (Haut) Corneille, comme ses confrères du Palais de Rouen, est un officier, propriétaire de sa charge, mais il est, lui, habité par le génie du théâtre. (Voix intérieure) Mon Dieu faites que Jean-Pierre ne devienne pas aveugle.

Gabrielle Oulry

Qu'est-ce que cela : le « génie du théâtre » ?

Laurence Tillemont

C'est ce qui fait que Pierre Corneille, officier de justice parmi d'autres, est, lui, un poète de théâtre, ce qui fait qu'il sait,

lui, et pas ses confrères, donner une voix
aux personnages qui l'habitent.

Gabrielle Oulry
La capacité créatrice comme privilège !

Laurence Tillemont
Comme don plutôt !

Gabrielle Oulry
Accordé par qui ?

Laurence Tillemont
C'est une question à laquelle Corneille,
pour son compte, avait répondu. Dans
l'épître dédicatoire qu'il adresse en 1656
au pape Alexandre VII pour *L'Imitation
de Jésus-Christ*, il écrit qu'il s'est fait la
réflexion qu'il lui faudrait rendre compte
du talent dont Dieu l'*«avait favorisé»*.
Pour Corneille sa puissance créatrice vient
de Dieu.

Gabrielle Oulry
Cette vision de l'intervention divine, n'est-
elle pas exposée à servir de fondement à
toutes les inégalités ? (*Voix intérieure*)
*Bizarre !... En présence de Nicolas je finis
toujours par poser les questions
auxquelles il s'attend !... Comme si je me
croyais tenue de ressembler à ma propre
caricature !... Par politesse !...*

Laurence Tillemont

L'égalité n'est en rien une valeur cornélienne. Le XVII^e siècle est une mise en scène socialement hiérarchisée. C'est la naissance qui opère la distribution des rôles...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

...Je sais madame... Je sais... C'est la naissance qui fait que mon père et ma mère vivent à Saint-Valéry-sur-Somme avec la retraite de la sécurité sociale... heureux de surcroît... Et en bonne santé... Dieu soit loué !

Nicolas de Mouriou

Etes-vous en train de nous confirmer la thèse selon laquelle chez le héros cornélien il y a coïncidence entre la naissance et le caractère ? Le héros est-il toujours bien né ?

Laurence Tillemont

Le personnage cornélien devient un héros en révélant, en libérant, la grandeur qui est en lui, et, assez souvent, c'est vrai, il y a conformité entre la naissance et l'héroïsme. Nicomède, fils de roi, se conduit en roi avant même de l'être, en assumant la résistance de la Bithynie face à l'impérialisme de Rome. Même un roi démissionnaire comme le Ptolémée de *La*

Mort de Pompée, retrouve sa dignité en mourant à la tête du peuple d'Alexandrie révolté contre César, comme si la dignité royale imposait un caractère ineffaçable à celui qui l'a reçue.

Lesconvel (*voix intérieure*)
Même en 1940 il y a eu des équinoxes... l'équinoxe de septembre... un déchaînement de tempête, de paquets de mer... un vrai déferlement... Le hurlement du vent dans les grottes de Saint-Mathieu et de Bertheaume... J'entends ça comme si c'était hier... Le monde en fureur... et nous, vaincus...

Nicolas de Mouriou
La naissance est donc une prédestination morale dans Corneille ?

Laurence Tillemont
Non, il ne s'agit pas de prédestination. Avant de périr en roi, Ptolémée, roi d'Egypte, apparaît comme le type même du prince veule qui se laisse circonvenir par son entourage, en particulier par son principal ministre, Photin, qui ne connaît et ne pratique, en politique, que les « **maximes italiennes** », c'est-à-dire, dans le langage du XVII^e siècle, le machiavélisme. Photin, ici, est-ce Richelieu, conseiller du prince et mauvais conseiller du prince ? Seul Corneille

pourrait nous dire qui il a eu en vue en faisant parler Photin.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
*Pas un mot sur Richelieu... Pas un mot...
Je te l'ai dit, Laurence...*

Laurence Tillemont

Dans Corneille, le personnage tragique par excellence est celui qui, confronté à l'occasion, se révèle inférieur à l'occasion, celui qui échoue à devenir un héros. La naissance n'est pas une prédestination morale. Dans l'épreuve le héros révèle son héroïsme, mais le médiocre est exposé à découvrir sa médiocrité quelle que soit sa naissance.

Gabrielle Oulry

Le prince peut faillir. Mais l'enfant du peuple peut-il devenir un héros ?

Laurence Tillemont

Je citerai l'exemple de Carlos dans *Don Sanche*. Cavalier d'origine inconnue, Carlos se croira, le temps d'une méprise, fils d'un pêcheur. Il jettera en défi à toute la cour de Castille :

*Je suis fils d'un pêcheur mais non pas
d'un infâme
La bassesse du sang ne va pas jusqu'à
l'âme.*

Lesconvel (*voix intérieure*)

Moi aussi j'étais fils d'un pêcheur... d'un patron-pêcheur du Conquet qui ramenait beaucoup de poissons, c'est vrai... un pêcheur quand même...

Laurence Tillemont

Don Sanche est représenté en 1650, au temps de la Fronde. L'arrogance aristocratique entre en rébellion contre l'autorité monarchique. Or quels vers Corneille décoche-t-il en direction des loges seigneuriales ? Permettez-moi d'en citer six :

Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine

Deux illustres rivaux sur le choix de leur Reine ;

Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main

De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;

Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,

Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.

Gabrielle Oulry

Je dirais, moi, que si Carlos se conduit en prince, c'est qu'en effet, à son insu, il l'est. Au dernier acte, il se révèle roi d'Aragon. Le monde appartient aux maîtres, et c'est

pourquoi leur morale n'a pas à être celle du commun.

Laurence Tillemont

Les personnages de Corneille illustrent certes un monde où l'héroïsme a valeur de signe de reconnaissance, mais je ne crois pas que, pour Corneille, ses personnages héroïques fondent une morale. A vrai dire la morale de Corneille est celle du catéchisme. Quant à ses personnages, ils sont exposés, comme tous les personnages de théâtre, à dériver au fil des circonstances. Leurs actions ne sauraient servir d'illustration à une éthique qui serait réputée être une éthique aristocratique, étrangère à la morale commune. Personne n'a jamais pensé que les Macbeth fondaient une morale shakespearienne.

Gabrielle Oulry

Vous ne pouvez pas contester qu'il n'y ait entre un certain nombre de personnages de Corneille une parenté, et que cette parenté tient à une commune référence à des valeurs, du moins à des mots, tels que gloire, honneur, vertu etc., et que cette identité de références a conduit la critique des soixante dernières années à définir une éthique spécifiquement cornélienne pour laquelle elle parle d'éthique aristocratique.

Laurence Tillemont

Je conteste que l'on puisse tirer de cette typologie, une morale. Le jeune Horace est sans conteste un héros cornélien, mais pour qualifier le meurtre de sa sœur, le roi Tulle parle de « *forfait* », de « *crime énorme* ». La terminologie cornélienne juge les actes, et leur qualification morale ne dépend pas de leur succès ou de leur échec.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Echec à la reine !

Lesconvel

Je vous avouerai que je suis assez heureux de retrouver le héros cornélien de mes quinze ans.

Gabrielle Oulry

Je comprends bien que l'on s'efforce de sauver l'image que l'on a du Corneille de son adolescence, monsieur le professeur, mais la critique récente a su pulvériser ces gravures sulpiciennes.

Nicolas de Mouriou

Récente n'est peut-être pas tout à fait le mot, disons la critique régnante du temps, déjà un peu antique, de nos études ! (*voix intérieure*) *Tu vieillis dans la frustration, Gabrielle. Promise au ressentiment depuis*

le premier jour ! Heureusement que je l'ai vu à temps !

Gabrielle Oulry

Disons, madame, mais vous l'avez déjà compris, que sur ce point, vous ne m'avez pas beaucoup convaincue. Ce Corneille, poète héroïque et français toujours, qui avait peut-être cours avant la guerre... il va bientôt falloir préciser de quelle guerre on parle...

Lesconvel

Moi, madame, je sais de quelle guerre je parle, mais je suis peut-être le seul ici à le savoir, et je vous prie de m'en excuser. Tout le monde ne peut pas avoir les mêmes souvenirs.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

Pauvre conne ! Il ne fallait pas donner l'occasion à Lesconvel de préférer cette noble réplique ! C'est vrai que ces vieux types pleins de talent encombrant ! C'est ce que dit Sarcilly. Il le dit même environ une fois par jour ! C'est vrai qu'il faut que les vieux débarrassent le plancher. Seulement, ça n'est pas avec ces clichés critiques obsolètes depuis longtemps, que tu vas arriver à quelque chose... Ce qu'il faut c'est que la semaine prochaine Lesconvel vote pour Sarcilly... voilà tout !

Gabrielle Oulry

Je voudrais tout de même défendre un peu ce décryptage littéraire qui aide à traverser le voile des apparences.

Lesconvel

Vieilleries d'il y a un demi-siècle, madame, tout juste bonnes à faire béer le gogo !

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Elle a réussi à réveiller le vieux lion ! Il va nous faire le grand numéro maintenant !

Gabrielle Oulry

Corneille lui-même a écrit : « *Nos vers disent souvent plus qu'ils ne pensent dire* ». Il n'est pas illégitime de tenter de deviner ce que ses vers veulent dire puisque lui-même avoue qu'il n'en connaît pas toute la signification.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Echec au roi !

Gabrielle Oulry

Permettez-moi de hasarder l'hypothèse suivante. Il y a, d'un côté, le Corneille catholique, traducteur de *L'Imitation*, pratiquant régulièrement les sacrements selon ce qu'en dit son neveu Fontenelle, récitant quotidiennement le bréviaire selon

ce qu'en dit son frère Thomas, bon père, bon époux, le magistrat consciencieux, le bourgeois attentif à la gestion de son patrimoine, notant ses dons à la paroisse, le « *pauvre Corneille* », le « *vieux Corneille* », le « *bonhomme Corneille* », tel qu'il apparaît à ses contemporains, un « *dévo*t » selon le terme que lui applique Tallemant des Réaux. Et puis, il y a les personnages qui sortent de ce Corneille attablé dans son cabinet de travail, le jour, la nuit, selon ce que lui permettent ses immenses occupations. Et ces personnages, invinciblement, irrésistiblement, proclament la gloire de l'homme, sa souveraineté, son empire sur soi et sur le monde, c'est l'homme de la Renaissance faisant craquer de toutes parts le carcan médiéval, construisant le modèle du héros étranger à la norme évangélique, sans pour autant rallier la thébaïde épicurienne, parce que le tragique de la vie et de l'Histoire ne peut durablement s'accommoder des maximes de l'heureux paganisme. Les personnages de Corneille, invinciblement, irrésistiblement, prennent place l'un après l'autre au sein de la cohorte des maîtres, ils en partagent les secrets, et cette connivence leur communique une exaltation mystique. Mais chacun voit bien que cette mystique n'est pas chrétienne. Comment nier la

continuité entre l'auteur et son personnage ?

Laurence Tillemont

Je conviens bien volontiers, madame le professeur, qu'il y a continuité entre l'auteur et ses personnages, mais il s'agit d'une continuité d'énergie non d'une confusion d'identité.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Un point partout !

Laurence Tillemont

La mystique des personnages cornéliens n'est pas chrétienne parce que, à l'exception de Polyeucte, de Théodore et de Pulchérie, les personnages de Corneille sont étrangers aux temps chrétiens, plus exactement, ils sont d'avant. D'avant le baptême. Si vous m'accordez ce jeu d'assonances, je dirais qu'ils sont du temps de l'Avent, du temps de la préparation évangélique. Et c'est en ce sens qu'ils ont une signification dans le grand débat religieux et philosophique du XVII^e siècle. Ils sont un démenti aux jansénistes pour qui les actions des païens ne peuvent être que des péchés.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
Je n'ai que faire de Sarcilly et de ses prétentions à remplacer Lesconvel ! Je

m'en fous ! Ça n'est pas parce qu'il est mieux situé politiquement que je dois, moi, me mobiliser pour évacuer Lesconvel au profit de Sarcilly. Tu es coincé mon Nicolas... Sarcilly veut apparaître comme le nouveau grand maître des études du XVII^e... le seul... Pour ça, il lui faut évacuer Lesconvel...c'est ce qui fait que Guerniot et Baudrin sont là... Ils affectent l'ennui, le bâillement, l'indifférence... En fait ils sont très attentifs... Ils savent les enjeux... Ils savent aussi que Sarcilly, la semaine prochaine, a besoin du vote de Lesconvel... Donc pas de vagues n'est-ce pas Nicolas... pas de vagues... Tu as soigneusement oublié d'avertir Carigou... Evidemment !... A force d'écrire un article culturel chaque semaine, Carigou pense qu'il est devenu un penseur... Et il pense que ça lui donne des droits sur l'Académie... Juste sur le fauteuil que lorgne Sarcilly...

Laurence Tillemont

Dans le débat théologique, Corneille se situe clairement dans un camp. Pour autant ce camp n'est pas celui du paganisme aristocratique. C'est celui du catholicisme baroque. Ce christianisme-là ne suspecte pas les talents qui sont en l'homme, il tient que les vertus héroïques, que l'œuvre d'art, que les dons peuvent servir à l'extension du Royaume de Dieu, à

l'émergence providentielle dans l'histoire. C'est dans cette perspective que se situe, me semble-t-il, le théâtre de Corneille. Ses personnages païens témoignent que, même obscurcie, l'image divine continue de vivre en l'homme.

Lesconvel

L'homme dites-vous. Je saisis l'occasion pour hasarder une observation un peu critique qui m'est venue à l'esprit en vous lisant, madame. Votre ouvrage manque un peu de femmes dirai-je. Or s'il y a un poète qui a été le poète de la femme, c'est bien Corneille, lui qui a fait paraître sur la scène, les uns après les autres, les plus grands caractères féminins de notre théâtre.

Nicolas de Mouriou

Oserais-je dire que chez Corneille, plus encore que chez aucun autre, l'homme embrasse la femme !

(Exclamations dans l'assistance)

Lesconvel *(voix intérieure)*

Ce jeune homme ne se refuse rien !... Il m'est plutôt sympathique quoiqu'il s'efforce de me pousser sur le bord du chemin...

Gabrielle Oulry

Je ne crois pas que l'on puisse reprocher à madame Tillemont de s'être dispensée de cet exercice auquel certains, sous l'empire de la mode, se croient obligés de procéder, et qui consiste à doubler toute référence à l'homme par une référence immédiate à la femme. Il s'agit là, véritablement, d'une victoire posthume des Précieuses ridicules.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

Là, Gabrielle, tu jettes plein de cailloux dans le jardin de Sarcilly qui s'est distingué en apportant son soutien à l'usage du féminin devant les titres. Et tu le fais exprès bien sûr !

Lesconvel

Est-il besoin, madame **Le** professeur, de vous dire combien, pour ce qui est de la grammaire, je partage votre position. Simplement, je voulais observer que dans la thèse de madame Tillemont les noms des personnages féminins sont beaucoup moins nombreux que ceux des personnages masculins.

Gabrielle Oulry

Je crois que le travail que nous présente madame Tillemont a une forte connotation philosophique, et qu'il faut admettre que les désignations génériques y sont neutres,

qu'elles englobent le féminin autant que le masculin.

Laurence Tillemont

En effet, madame. Si les noms masculins sont plus fréquents, cela n'est pas délibéré, c'est parce que ce sont ceux-là qui me sont venus à l'esprit au moment d'écrire.

Nicolas de Mouriou

Peut-être faut-il y voir l'effet d'attraction du masculin cornélien sur le féminin universitaire. Madame Tillemont ne sera pas restée indifférente au charme de Rodrigue, de César ou de Dorante.

Lesconvel

Voyons, mon cher collègue, êtes-vous en train de nous dire que madame Tillemont est tombée amoureuse des héros cornéliens, ce qui expliquerait qu'elle ait évacué les héroïnes ?

Nicolas de Mouriou

Sans verser dans une psychanalyse de pacotille, il n'est pas interdit d'imaginer que des personnages de théâtre longuement fréquentés puissent créer un champ magnétique dont l'action s'apparente au sentiment amoureux.

Laurence Tillemont

Il est vrai, monsieur le professeur, qu'on s'attache aux personnages que l'on fréquente, et que la complexité des sentiments n'interdit pas d'évoquer l'attraction amoureuse. Je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur ce point, encore que votre observation pourrait, monsieur le professeur, m'attirer une scène de jalousie, car je crois que mon mari est présent dans le public. (*Gloussements dans la salle*). A l'avenir je vais me méfier un peu.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Elle se fout de toi Nicolas. Tu ne l'as pas volé !

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

Crétin ! Tu te donnes en spectacle ! (Haut) Quittons ce sujet brûlant. Je ne voudrais pas vous créer d'embarras domestiques.

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)

Marc est vraiment le mari qu'il me fallait... Incroyable que je sois tombée dessus... Attentif mais pas dépendant... Enfin si... Il dit qu'il l'est... Ça ne l'empêche pas de me bousculer quand même un peu... Ça m'oblige à arracher de moi des choses que, seule, je n'aurais jamais obtenues.

Nicolas de Mouriou

Revenons à ce qui fait le cœur de notre démarche. L'angoisse dans Corneille : pourriez-vous nous expliquer un peu le choix de votre thème.

Laurence Tillemont

L'angoisse est une confidence qui se lit dans *L'Imitation de Jésus-Christ*. Je cite : « *Dès mes plus jeunes ans, l'angoisse m'environne* ». Et encore : « *L'angoisse entre partout* ».

Nicolas de Mouriou

N'est-ce pas là une traduction ?

Laurence Tillemont

Paraphrase, et non pas seulement traduction. Une lecture attentive du texte permet d'y soupçonner des confidences intimes de l'auteur à l'abri d'un original qui n'est pas de lui. Parmi les confidences, j'ai cru pouvoir discerner celle d'une angoisse latente, sous-jacente, et il m'a semblé que l'une des clés de l'œuvre théâtrale était là.

Lesconvel

S'agit-il d'une angoisse métaphysique ?

Laurence Tillemont

Pas principalement selon moi. Plutôt existentielle. Je cite :

...un accablement d'amertume et d'ennuis,

De nos jours les plus beaux, fait d'effroyables nuits.

Ces jours, que le temps donne et dérobe lui-même,

Longs pour qui les connaît, et courts pour qui les aime,

Ont pour l'un et pour l'autre un tissu de malheurs

D'où naissent à l'envi l'angoisse et les douleurs.

Voici, à nouveau, « *l'angoisse et les douleurs...* » Peut-être l'anxiété

spécifique du poète se laisse-t-elle deviner au détour d'une phrase qui figure dans la

biographie que Fontenelle, son neveu, lui a consacrée. « *Il a eu souvent besoin*

d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre ». Si Corneille a eu

besoin d'être « rassuré » sur son théâtre, c'est que, peut-être, il avait besoin de l'être

aussi sur bien d'autres sujets, et pas seulement sur le théâtre. La paix est dans

L'Imitation une aspiration déchirante :

Paix dedans et dehors, paix sans inquiétudes,

Paix sans trouble, paix ferme enfin de tous côtés. (Voix intérieure) *Moi ce que*

j'attends, Seigneur, c'est que mon garçon ne devienne pas aveugle. Qu'y avait-il

*avant que cette question ne s'installe comme l'unique question ? Avant l'angoisse, il y avait l'angoisse. Personne n'a autant aimé les fleurs et les champs que moi... Autant aimé **Les Noces de Figaro**... Mais dès mes douze ans il y a eu cette lèpre... chaque acte comme une épreuve, chaque choix comme un combat... La vie au-dessus du gouffre... Et moi, quand même là... tirant mon tombereau... toujours là... insubmersible... Avec un programme de choses à faire pour au moins un demi-siècle... Et soudain, Jean-Pierre... Ça n'était pas prévu ça !... Marc et moi écoutant Duplaut... Guettant chaque nuance... Autrefois... aveugle en quelques années... Maintenant, une opération courante... Jusqu'ici je n'en ai raté aucune ... Mais enfin... évidemment !... Tout de même Duplaut dit qu'il n'en a raté aucune... Il ne le dirait pas si c'était faux... Il n'a pas dit combien d'opérations il a faites.*

Gabrielle Oulry

Personne ne conteste que Corneille, pour son propre compte, n'ait été un chrétien, et très précisément un catholique romain de fidèle observance. Je ne crois pas du tout à l'hypothèse du libertin masqué. Cela n'empêche pas que l'on puisse interpréter son œuvre comme l'expression d'une

morale aristocratique d'essence non chrétienne, une morale des maîtres pour le temps de Richelieu.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Laisse tomber Laurence ! Elle veut avoir le dernier mot... Laisse-le lui ! Ne me complique pas la vie !... Et pas un mot sur Richelieu !

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
Peut-être qu'après tout, pour expliquer Corneille, c'est elle qui a raison avec son catholicisme baroque... Peut-être...

Lesconvel
Pour ma part, je dirais que Corneille a contribué à former le sentiment national en France par une alliance du sens de l'honneur, de la fermeté de caractère, de la conscience du devoir, en référence à un catholicisme pratique, en conformité avec une théologie de l'activité humaine qui fait toute sa place à la grâce divine sans annihiler la liberté de l'homme.

Laurence Tillemont
C'est à peu près ce que disent les manuels scolaires des années trente.

Lesconvel
A peu près en effet. (*Voix intérieure*)
Laurence, qu'est-ce que tu peux connaître

d'un garçon des années trente ? La France, la patrie, l'honneur ? Qu'est-ce qu'ils peuvent savoir de tout ça ? C'est pourtant avec ce bagage-là que nous avons traversé l'Espagne, que nous nous sommes retrouvés en Italie, que nous avons débarqué en Provence... bataillé en Alsace... en Allemagne... Qui se souvient de Baden Baden en 1945 ?... Le capitaine Le Vigean n'aura vu ni l'Allemagne, ni l'Alsace, ni même la Provence... Son périple s'est bouclé au cours du printemps 1944... Trente ans... en Italie au printemps de 1944... Qui, en dehors de moi, se souvient de l'emploi du temps du capitaine Le Vigean pendant ses permissions réglementaires ? Peut-être que tout cela était absurde... peut-être que leur minimalisme existentiel les protège... Peut-être ! Seulement, je crois que nous respirions plus fort, que l'air était plus vif !... Le capitaine Le Vigean... Mort pour la France... Le Vigean... Qu'est-ce qu'il dit ?...

Nicolas de Mouriou

Le conflit cornélien, tous ces débats sur la responsabilité, la liberté, le déterminisme, croyez-vous vraiment que cela soit accessible au peuple ?

Lesconvel

En France le peuple respecte la culture, révère l'instruction, porte ses fils vers les diplômes. Cela passe de génération en génération.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Son père, patron-pêcheur... C'est ce que m'a dit Nicolas qui l'a lu dans le Who's who... Lecteur attentif du Who's who, Nicolas !...

Lesconvel

En France les débats intellectuels ont toujours traversé les classes sociales, parvenant jusqu'au plus profond du peuple par l'intermédiaire, principalement, des prêtres et des maîtres d'école.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

Vingt ans en 44... Passage en Afrique par l'Espagne en 43... Cherchell... Sous-lieutenant en 44... L'Italie... Quinze mois de guerre... Aller comme ça se mettre sous le feu ennemi... Il était en khâgne à Henri IV... Moi, j'aurais sans doute intégré normale sup... et applaudi les types de Leclerc en août 44... Mais aller faire la guerre alors que rien ne l'y obligeait... Pas sûr que j'aurais fait ça !...

Lesconvel

C'est cette unité de la culture qu'a parachevée la III^{ème} République, unité, il faut le dire, souvent conflictuelle avec l'affrontement de l'instituteur et du curé. *(Voix intérieure) Cela déchirait ma mère... Je sais bien que, secrètement, le curé la rassurait... Mais que son fils fût boursier dans un lycée laïque... ça la tourmentait... Je le sais... Mon père allait à la messe, mais à cause de ma mère... On disait qu'il était républicain...*

Laurence Tillemont

La France a toujours été le champ clos des batailles d'idées. *(Voix intérieure) Une greffe dès qu'il y aura un donneur... Ça peut durer un certain temps... Pas trop... Duplaut est formel... Il en fait son affaire... Il ne dirait pas ça s'il n'était pas sûr de lui... Il a dit que le jour de l'opération, l'un des meilleurs spécialistes américains serait là... Qu'il pourrait le consulter... Marc dit qu'il a mis toutes les chances de son côté... Oui... Toutes les chances... Ça veut dire que rien n'est certain... Marc dit... Marc dit beaucoup de choses... Pour me rassurer... Nous aurions dû voir plus tôt... Marc et moi... Enfin moi... sa mère... J'aurais dû voir plus tôt qu'il y avait un problème... Duplaut dit que ça n'aurait rien changé...*

Est-ce que c'est mon angoisse qui menace d'aveugler Jean-Pierre ?

Gabrielle Oulry

La procédure que nous avons adoptée a tout de même l'inconvénient de laisser dans l'ombre certains aspects spécifiques de la thèse de madame Tillemont.

Nicolas de Mouriou

Madame le professeur Oulry a certainement raison, et je vois bien que le directeur de thèse n'obtiendra pas même une mention passable comme président de séance. Il se confirme bien hélas que Monsieur le professeur Sarcilly est irremplaçable, la preuve en étant qu'il n'a pas été remplacé. (*Rires discrets dans l'assistance*) Au demeurant, rien n'empêche madame le professeur Oulry de ressaisir le débat et de le concentrer sur un point particulier.

Gabrielle Oulry

Hé bien voici la question que me suggèrent les pages 318 à 325 de votre thèse : en quoi peut-on dire que Corneille, sa vie, son œuvre, forment un archétype littéraire ou, si l'on s'en tient à la rhétorique classique, une allégorie ?

Laurence Tillemont

Au XVII^e siècle le public instruit est familier des images que lui fournit l'histoire antique ou encore la mythologie. Les vertus comme les vices, les actes de générosité comme les fourberies, les sentiments et les attitudes se trouvent identifiés, qualifiés par rapport à des faits historiques ou à des fables mythologiques. Exploité très systématiquement par Corneille dans son théâtre, le trésor des allégories aura été à son tour alimenté par les circonstances, vraies ou fausses, de la vie de Corneille lui-même : Corneille et Richelieu ou le poète et le ministre...

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Glisse là-dessus...

Laurence Tillemont

Le Grand Corneille ou le poète dans sa gloire, la chute de ***Pertharite*** ou les revers de la Fortune, Corneille et Fouquet ou le retour du poète dans le Siècle, Corneille et Racine, c'est la rivalité des poètes, c'est l'irrésistible ascension du « ***chagrinant rival*** », la trappe par laquelle les deux frères Corneille échangeaient leurs rimes, c'est le symbole de l'amitié fraternelle.

Gabrielle Oulry

Approfondissons un peu si vous le permettez. Le plus simple me paraît être

d'aller dans l'ordre que vous avez vous-même indiqué et de commencer par Richelieu.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Laurence je t'avais dit de faire gaffe à Richelieu. (Haut) Pour le coup, madame le professeur, je craindrais que nous ne nous éloignons du fond même de la thèse de madame Tillemont dont le titre suffit à marquer la dominante psychique et philosophique.

Gabrielle Oulry
Nous sommes bien convenus de traiter les choses quand elles viennent et comme elles viennent ?

Nicolas de Mouriou
Il me semble qu'il vaudrait mieux analyser les textes pour en découvrir les thématiques structurantes, les arrière-plans, je dirais même, les arrière-fonds culturels, sociologiques et même psychanalytiques plutôt que de prendre le risque d'un historicisme entièrement dépassé.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
Qu'est-ce que ça veut dire ? Tout à l'heure il voulait suivre un plan historique non ? Le voilà inquiet maintenant !

Nicolas de Mouriou

Préalablement, permettez-moi, ma chère collègue, de m'attarder à quelques détails, infimes certes, mais que le service que nous devons à madame Tillemont ne nous permet pas d'oublier. Il manque un c à « accommoder » page 632.

Gabrielle Oulry

Puisque notre président nous a attirés dans les détails, restons-y un instant. Quand vous comparez Corneille au « **grand rocher par l'orage insulté** », lui appliquant ainsi le vers que lui-même, dans son poème de 1677, applique à Pellisson, il faudrait préciser qu'insulter est ici à entendre au sens du XVII^e siècle, c'est-à-dire au sens non pas d'injurier, mais d'emporter comme on dit qu'une place forte a été emportée sans coup férir. Et puisque nous en sommes à recenser les approximations d'expression, je suis tentée de m'attarder un instant sur votre titre lui-même, pour y découvrir une difficulté qui, cette fois, n'est pas de détail, mais qui, au contraire, est centrale. L'angoisse de l'être n'est-elle pas contradictoire avec l'affirmation de soi qui est véritablement le ressort du personnage cornélien ? « **Je le ferais encore si j'avais à le faire** » disent Rodrigue et Polyeucte. « **Voilà quelle je suis, et quelle je veux être** » disent successivement Théodore,

princesse chrétienne d'Antioche, en 1646, Pulchérie en 1647 –il s'agit de la Pulchérie qui paraît dans *Héraclius*, non de celle qui donne son titre à la pièce de 1672 –, Rodelinde dans *Pertharite* en 1651, Sophonisbe en 1664. Cette violence féminine dans l'affirmation de soi se trouve en correspondance avec la masculine proclamation d'Auguste dans *Cinna* : « *Je suis maître de moi comme de l'univers* ». J'aurais tendance à penser qu'il faut beaucoup solliciter les textes pour ne pas voir que le héros cornélien est d'abord une éclatante affirmation de soi.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Pour le coup, ma chère Gabrielle, c'est un tremplin que tu lui mets sous les pieds...

Laurence Tillemont
Certes la gloire du héros cornélien, c'est d'abord cela, cette révélation de soi dans la lumière de la scène. Mais l'affirmation de soi n'est que le reflet de la panique intérieure du personnage. Là est le fond du personnage cornélien. Prenons l'exemple d'Auguste tel qu'il se révèle à nous dans le noir réquisitoire qu'il prononce contre soi à l'acte IV de *Cinna*. Le monologue d'Auguste est une litanie auto-accusatrice. Cinq vers commencent par : « *Meurs... Meurs... Meurs... Meurs...* » Incapable de s'affirmer dans l'action,

englué dans une indécision qui, à force de perdurer, en devient une angoisse, le personnage, renonçant à être, ne voit de salut que dans la mort. La mort est pour les personnages de Corneille l'une des lignes de fuite les plus habituelles.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Mon allusion à Lesconvel était claire... D'ailleurs elle a été comprise. « A propos des affaires, chacun se souvient d'un jeune et brillant ministre qui, au temps du général de Gaulle, dut se retirer de la politique par le seul fait que quelques irrégularités avaient été commises par deux de ses subordonnés sans que lui-même fût au courant de rien. Autres temps autres mœurs ! » Tu croyais faire plaisir à Sarcilly ! Crétin ! Sarcilly a qualifié ce rappel de « peut-être inutile » Tout le monde a compris qu'une pareille réserve publique exprimait chez Sarcilly le comble de la fureur intérieure. Crétin ! Maintenant, pour Lesconvel, je suis le maladroit malveillant qui a cru utile de le désigner sans le nommer... et tout ça dans le Bulletin d'histoire du théâtre classique... Débile !... Et maintenant il faut que je flagorne auprès de Lesconvel... pour le compte de Sarcilly...

Gabrielle Oulry

Ce qui cependant se proclame dans le vers quatre fois répété par les quatre héroïnes de Corneille, c'est bien la passion de soi.

Laurence Tillemont

C'est précisément dans cette insistance des personnages les uns après les autres à proclamer leur être, à le manifester, à le sauver, c'est cette obsession de pièce en pièce qui signe pour nous l'aveu de la panique intérieure, c'est par là que l'angoisse de l'être cornélien se révèle avec le plus d'éclat.

Lesconvel (*voix intérieure*)

Pendant vingt ans... du RPF de quarante-sept à la démission de soixante-huit, la vie avait eu les allures d'une fête... avait ressemblé à une fête... D'une certaine manière, elle avait été une fête... Jusqu'en cinquante, nous avons cru que nous allions jouer triomphalement le retour de l'Île d'Elbe... 40% des voix aux municipales de quarante-sept... Cinq décennies depuis... J'avais 23 ans... Normale sup... L'agrégation de lettres... mariage... Jacqueline... Il se passait vraiment des choses dans la vie... L'Armée rouge au cœur de l'Allemagne... Le temps de réparer les moteurs, on croyait que leurs chars reprendraient la marche vers l'ouest... C'est ce que nous pensions tous,

le général le premier... Alors ce serait notre heure... Jacqueline et moi, on avait deux pièces sous les toits... Pas de vrai chauffage... La bibliothèque universitaire était tout de même chauffée... on pouvait y travailler... Hiver quarante-six quarante-sept... Pour la nuit, il y avait le lit, et là nous n'avions pas froid... Cela a-t-il vraiment existé ? Chaque heure a-t-elle été vécue ? Chaque minute ? Ça n'est pas possible !... Où sont passées les années ?

Laurence Tillemont

Le personnage de Corneille refait indéfiniment l'expérience que récapitule Michel Foucault lorsqu'il dit : **« l'angoisse prend sans fin pour remède ce qui la porte à son comble »**. Et c'est ce qui fait que le théâtre de Corneille est par excellence celui de l'angoisse de l'être.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
CQFD ma chère Gabrielle !... Guerniot aussi prend des notes... S'il pouvait faire un article, ça arrangerait bien Sarcilly... A condition qu'il paraisse à temps... avant l'élection... et la nomination... Fabriquer un événement avec une soutenance de thèse... Ça peut tenter Guerniot... Une caution du centre pour Sarcilly... Il faut circonvenir Lesconvel... Si tu n'avais pas écrit ces trois lignes imbéciles ça serait plus facile... Mais je ne crois pas qu'il soit

rancunier... Si Laurence pouvait glisser sa photo à Baudrin, ça pourrait illustrer son article... Charme féminin et science universitaire... ou quelque chose comme ça... Mais surtout dans l'article, Sarcilly par ci, Sarcilly par là... Son train va nous débarrasser de Gabrielle... J'ai cru comprendre qu'elle avait un cours en fin d'après-midi... (Silence subit) Tu vas continuer à consommer ta vie comme ça ?...

Gabrielle Oulry

Certes, c'est une technique classique d'analyse des textes que de repérer sous les mots le contraire de ce qu'ils disent.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Ouais !... En attendant, Gabrielle, ce qui est classique, c'est ta manière de rabaisser la démonstration de Laurence en la réduisant au déjà vu... déjà connu... Surtout ne jamais avouer la surprise... Très classique ça...

Gabriel Oulry

Que ce qui se proclame ait pour fonction de camoufler, de compenser, ce qui se sent, ce qui se vit, d'une certaine façon toute la littérature est fondée là-dessus.

Lesconvel

Parce que l'abîme central ne peut se dire !

Gabrielle Oulry

Reste que le personnage cornélien est celui qui se construit sur la scène par les mots qu'il dit. Dans *Pompée*, par exemple, Corneille va jusqu'à donner pour titre à sa pièce le nom d'un personnage qui ne paraît pas sur le théâtre, illustration exemplaire d'un art baroque qui réduit le héros à n'exister que par les mots que prononcent à son sujet les autres personnages. Ici aucune réalité intérieure ne vient soutenir ce qui paraît à l'extérieur du personnage. Mais alors, comment peut-on parler de panique ?

Laurence Tillemont

La panique, c'est celle de la mort. Pompée nous est présenté sur la scène, mais à l'état de cendres. Cornélie, sa femme, apparaît, « *tenant une petite urne en sa main* », selon l'indication portée par Corneille lui-même.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

Pour moi la panique, c'est Richelieu.

Gabrielle Oulry

Les paroles de théâtre ont pour fonction autant de dissimuler que de dire ? C'est ça ?

Lesconvel

Comme dans la vie, madame, comme dans la vie !

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Tiens ! Tiens !

Gabrielle Oulry
Je vous l'accorde. Il m'est venu à l'esprit une question que je voudrais voir notée dès maintenant pour qu'on ne l'oublie pas, quitte à n'y revenir que quand nous en aurons fini avec la panique du moi dans Corneille : quelle place Corneille accorde-t-il dans son écriture au métaphorisant métaphorisé ?

Laurence Tillemont
En fait, la tension centrale de l'œuvre de Corneille est celle qui s'établit entre l'autosuffisance du moi que proclame Médée – « *Moi, moi, dis-je, et c'est assez* » - et la prescription évangélique que Corneille a trouvée à plusieurs reprises dans *L'Imitation de Jésus-Christ*, et qu'il a ainsi traduite : « *Homme, apprend qu'il te faut renoncer à toi-même* ». Et de cette tension, naît l'angoisse.

Lesconvel (*voix intérieure*)
Elle a réponse à tout cette petite ! Comme son grand-père ! Le capitaine Le Vigean, quand il ne se battait pas, était un discoureur impossible à faire taire... Ses discours se sont arrêtés par l'effet d'une rafale de mitrailleuse allemande... le 6 juin 1944... Il est mort loin des siens... le

jour du Débarquement...Loin de la Normandie... Honneur et patrie... Cela était inscrit sur des millions de diplômes encadrés, suspendus au mur, dans des millions de maisons... C'est avec des mots comme ça que les gens tenaient debout... Debout pour le massacre disent-ils... C'est vrai... N'empêche qu'en 42-43, il n'y avait rien de mieux à faire... Nous, les vaincus, on rasait les murs, la honte au cœur... l'ennemi faisait la loi chez nous... Ils ne savent même plus que l'armée allemande occupait la France...Je sors d'un monde enfoui... Je ne sais pas ce qu'ils savent... Jacqueline me dit qu'il faudrait essayer de le savoir... (Haut) Ce que nous enseigne le théâtre de Corneille, avec Médée, Cléopâtre, Marcelle, Attila, c'est que le maléfique rôde inlassablement dans l'histoire.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Il sort de son rêve celui-là ?

Lesconvel
Et ça n'est pas au tournant du millénaire, alors que la science nous promet des goulags entiers d'esclaves clonés pour nous alimenter en organes et tissus de substitution, que nous pouvons feindre d'ignorer cette action du maléfique sur nos destinées.

Laurence Tillemont (*voix intérieure,
comme un souffle*)

Ne nous laisse pas entrer en tentation !

Nicolas de Mouriou

Il faudra y revenir, monsieur le professeur.
Je suggère cependant qu'auparavant
madame Tillemont réponde à la question
de madame le professeur Oulry sur le
métaphorisant métaphorisé dans la
stylistique cornélienne...

Lesconvel (*se reprenant*)

Naturellement ! Naturellement !

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

*Il a un vrai talent de comédien, Nicolas...
Sa délectation à prononcer mes propres
mots vaut bien pour moi brevet de
cuistrerie... Tout ça pour rappeler que je
suis agrégée de grammaire...*

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

*Cinquante personnes dans
l'amphithéâtre... dont deux journalistes
connus.... Et tout ça devient un
spectacle... Et Gabrielle s'épanouit dans
la linguistique... Sarcilly va fulminer
d'avoir manqué ça... Lesconvel a l'air
d'écouter... En fait il a complètement
décollé... ça n'est pas qu'il ait l'esprit
ramolli... C'est parce que les
métaphorisants métaphorisés de Gabrielle*

le rasant... Plus de temps à perdre...
(Haut) Je suggère que madame Tillemont réponde à la question de madame le professeur Oulry sur le métaphorisant métaphorisé dans la stylistique cornélienne.

Laurence Tillemont

J'illustrerai mon propos avec les deux vers que prononce Jason à la scène IV de l'acte V de *Médée*. Découvrant le cadavre de Créon, père de Créuse qu'il devait épouser, et Créuse agonisante, tous deux dévorés par un feu invisible que Médée leur a communiqué, Jason connaît «*l'étonnement*», «*la rage*», «*la fureur*». S'adressant à Créuse, il lui promet de la venger :

*Et que ce scorpion sur ta plaie écrasé
Fournisse le remède au mal qu'il t'a
causé*

Le scorpion, ici, désigne Médée qui poursuit Jason, mari infidèle. On sait qu'au XVII^e siècle on tenait que les piquûres de scorpion se guérissaient en écrasant le scorpion sur la plaie. Pour saisir la puissance de la métaphore cornélienne, il faut se souvenir de la description dantesque que donne Furetière du scorpion. L'insecte est décrit, mis en scène, avec sa vessie pleine de venin, ses pinces, ses huit jambes qui lui sortent de la poitrine, et qui se ramifient en six parties

couvertes de poil, son ventre qui se divise en sept anneaux avec la queue et l'aiguillon, sa marche de biais, la quasi-impossibilité où l'on se trouve de l'arracher à la plaie tant il ne fait plus qu'un avec sa victime lorsqu'il l'a mordue. On apprend dans le Furetière que le scorpion est plus dangereux pour les femmes que pour les hommes, pour les filles que pour les femmes, ce qui pourrait bien n'être pas sans signification psychanalytique. Tout cela fait du scorpion un animal mythologique, comme une image du maléfique à l'œuvre dans Médée, sorcière solaire. L'animal métaphorique traîne après soi l'image de l'écrasement qui, à son tour, exprime la violence de la vengeance que Jason veut tirer de Médée.... *(Voix intérieure) Faire attention à Marc... Il y a Jean-Pierre, l'angoisse absorbante, obsédante... Mais il y a aussi Marc... aussi dépendant que toi de Jean-Pierre !... Marc a trouvé Duplaut... Marc réclame l'amour... Souviens-toi de penser à autre chose qu'à Jean-Pierre.*

Gabrielle Oulry *(voix intérieure)*
Une femme libre... C'était le programme si je me souviens bien... Résultat : je suis une célibataire mûrissante qui tourne à la vieille fille pédagogique, ce qui doit être le pire genre qu'on puisse trouver, je

suppose... Bien sûr que Nicolas a eu raison de préférer sa maîtresse des requêtes au Conseil d'Etat à une spécialiste des métaphores au XVII^e siècle... Ses deux garçons sont très beaux... et sa bonne femme pas trop désagréable... sauf qu'elle lui pose tout de même un problème par le seul fait qu'elle porte le même nom que lui, un problème politique minuscule, mais qui l'oblige à fournir de discrètes explications complémentaires s'il veut être nommé...

Laurence Tillemont

Tout dans la langue du XVII^e siècle est image, analogie, comparaison, métaphore. Et Corneille lui-même, sa vie, son œuvre, ont fini par constituer un archétype littéraire.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

J'ai l'impression qu'elle ne sait pas très bien de quoi j'ai voulu parler avec mes métaphorisants métaphorisés... Laissons courir... Quand on le peut, il faut savoir manquer une occasion d'être désagréable... Après on se sent bien.
(Haut) Image, analogie, comparaison, métaphore, dites-vous : certes, la langue classique s'est édifiée sur une rhétorique très précise...

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
*Laisse tomber les métaphorisants
métaphorisés... Sois bonne...*

Gabrielle Oulry
Archétype dites-vous à propos de
Corneille : ne faut-il pas parler plutôt
d'allégorie ?

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
*Merci ma bonne dame ! (Haut) Sans
doute le terme d'allégorie convient-il
mieux que celui d'archétype, d'autant que
j'ai employé le terme d'archétype au sens
de Carl Gustav Jung plutôt qu'au sens du
XVII^e siècle, ce qui peut comporter un
risque d'anachronisme.*

Lesconvel (*voix intérieure*)
*Les mots fonctionnent tout seuls. Laurence
dégaine assez vite... Son grand-père aussi
savait se défendre... Le monde est devenu
ennuyeux... Toute cette chienlit mortifère
à pleine voix... à pleines pages... ça me
fatigue... L'hallali quotidien... La
tartuferie est vraiment capable de
progrès... Un peu ennuyeuse la vie qu'ils
se sont faite ! C'est peut-être moi qui suis
devenu ennuyeux... Le Collège de France,
l'Académie... c'est venu sans beaucoup se
fatiguer ça... comme la légion
d'honneur... Mais c'est autre chose que je
voulais... Jacqueline prétend que c'est le*

moment de creuser le sillon... Elle a certainement raison... Les enfants, les petits-enfants, tout ça va son chemin, chacun sur son orbite... Ça vient de nous, mais c'est devenu autonome... Mais nous, nous continuons. Je continue... Qu'est-ce qu'ils croient ? Il faut bien que je fasse des livres puisque c'est ça que je sais faire... A vrai dire, c'était autre chose que j'avais en vue... J'avais peut-être une autre vie à vivre... Avec le XVII^e siècle, c'est peut-être ma vie de secours que je vis...

Gabrielle Oulry

Archétype ou allégorie, revenons aux grandes images que nous renvoie la vie de Corneille. Et d'abord à la première d'entre elles : Corneille et Richelieu, le poète et le ministre disiez-vous tout à l'heure, madame...

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Elle n'oublie jamais rien... Offensive-éclair !... Voilà Richelieu en plein milieu du débat... Préparons la contre-offensive...

Lesconvel

Avec Corneille et Richelieu, nous avons un thème de choix en rapport direct avec la caractérologie cornélienne. Tout le théâtre de Corneille foisonne de ces dépendances

personnelles qui découlent pour le héros de sa position par rapport au Roi, c'est le cas de Rodrigue, d'Horace, de Nicomède, de Suréna. Il est clair que ces subordinations institutionnelles qui ignorent les valeurs individuelles ne sont pas sans refléter le rapport qui a pu s'instituer entre Corneille et Richelieu dans les années 1630. Concentrons-nous là-dessus, et consacrons-y le temps qui nous reste.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
Alors qu'est-ce que tu dis Nicolas ?

Nicolas de Mouriou
On peut en effet guetter ce qui se dit sur le théâtre pour deviner ce qui se passe dans la vie. Je n'ai pas besoin de souligner le caractère réducteur d'une telle grille d'interprétation. Il s'agit bien là du degré zéro de la critique littéraire.

Gabrielle Oulry
Hé bien commençons par le degré zéro. Il sera toujours temps ensuite de prendre de l'altitude. 1632 : Corneille adresse un sonnet à Richelieu. 1634 : il écrit une *Excusatio* en latin pour dire que sa muse est indigne de célébrer Richelieu, ce qui lui permet précisément de le célébrer. Accessoirement, il fait savoir que si, hors du théâtre, lui, Corneille, ne sait que

bégayer, pour le théâtre nul ne l'a dépassé, peu l'ont égalé. C'est vers ce temps-là qu'il se trouve engagé par Richelieu dans la troupe des Cinq auteurs, c'est-à-dire des cinq secrétaires littéraires à qui Richelieu confiait la versification des pièces de théâtre dont il avait conçu ce qu'on appelait le canevas. Car la merveille c'est que Richelieu, gouvernant la France, s'imposant à l'Europe, se veut aussi auteur de théâtre. Et c'est ainsi que le 4 mars 1635, il crée *La Comédie des Tuileries*, dont l'un des actes a été mis en vers par Corneille, le troisième dit-on ordinairement, sur le fondement d'une tradition transmise par Voltaire qui l'avait recueillie chez les Vendôme. Mais une tradition orale reprise par écrit au siècle suivant, cela ne fait évidemment pas une preuve.

Laurence Tillemont

Eh ! bien, madame le professeur, sur ce point je voudrais apporter un complément à ma thèse. Depuis que je l'ai rédigée, j'ai noté dans l'acte III de *La Comédie des Tuileries* de 1635 un vers qui se retrouve à l'identique ou presque dans *Tite et Bérénice* en 1670. Pour signifier la puissance de l'amour, l'un des personnages de *La Comédie des Tuileries* use de la formulation suivante :

Le coup en vient du Ciel, qui verse en nos esprits

Les principes secrets de prendre et d'être pris.

Tite et Bérénice reprend :

*Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du Ciel qui verse en nos esprits*

Les principes secrets de prendre et d'être pris.

Je me demande si, en reprenant la même formulation à trente-cinq ans de distance, Corneille n'a pas exercé son droit d'auteur sur un texte qu'il n'a, bien entendu, jamais publié dans ses œuvres complètes parce que, selon les normes du temps, il considérait que ce texte ne lui appartenait pas.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Elle m'apprend quelque chose là ! (Haut)

Il faudra en effet rajouter cet élément réellement nouveau qui vient opportunément confirmer une tradition déjà bien établie.

Lesconvel

La Comédie des Tuileries a valu à Corneille une pension de 1 500 livres de la part de Richelieu. Les relations entre le poète et le ministre semblent s'être assez vite tendues...

Laurence Tillemont

Si l'on en croit Voltaire, Corneille ne s'était pas montré assez docile aux volontés du Principal ministre dans l'exécution de sa tâche de secrétaire littéraire car le Cardinal se serait plaint de ce qu'il manquât « *d'esprit de suite* », c'est-à-dire d'esprit de soumission. On a, en effet, le sentiment que la collaboration littéraire de Corneille avec Richelieu s'est révélée assez difficile, et qu'elle s'est achevée assez rapidement.

Gabrielle Oulry

L'hypothèse se trouve d'autant mieux confirmée que l'année 1637 est occupée tout entière par la persécution du *Cid* par Richelieu.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
*Ça y est ! Il fallait bien que cette inconsciente nous ramène à **La Querelle du Cid** ! (Haut)* Rien ne justifie le terme de persécution. Mais je crois vraiment que nous sommes là à cent lieues de ce qui fait le fond de la thèse de madame Tillemont.

Lesconvel (*ferme, excédé*)

C'est tout le contraire ! Ce sentiment d'être contesté dans sa primauté qui est celui du Roi dans *Le Cid* en 1637 face au comte, père de Chimène, ce sentiment qui est encore, près de quarante ans plus tard,

celui d'Orode, roi des Parthes, face à Suréna, général victorieux, s'apparente à l'espèce d'irritation que Richelieu a pu éprouver à l'égard de Corneille. Peut-être madame Tillemont pourrait-elle nous rappeler comment s'est manifestée l'attitude de Richelieu dans **La Querelle du Cid**.

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
Désolée monsieur de Mouriou... mais tu vois bien que je ne peux pas faire autrement que de parler de Richelieu... D'ailleurs tu ne m'as pas dit pourquoi il ne fallait pas que j'en parle... (Haut) La principale source est ici Pellisson, auteur de *l'Histoire de l'Académie*, publiée en 1653, c'est-à-dire à un moment où bon nombre des protagonistes de **La Querelle du Cid** étaient toujours vivants. On peut donc penser que si le récit de Pellisson avait été grossièrement erroné, il eût suscité des réactions critiques dont on aurait gardé la trace. Si donc l'on en croit Pellisson, le triomphe du *Cid* au début de janvier 1637 aurait donné naissance à de vifs sentiments de jalousie chez les autres auteurs dramatiques parmi lesquels le Cardinal qui aurait vu avec quelque déplaisir « *le reste des travaux de même nature, et surtout ceux où il avait eu quelque part, entièrement effacés par celui-là* ». Avec des tournures de phrases

embarrassées, des prudences et des conditionnels, Pellisson dit la même chose que Tallemant des Réaux, qui, lui, ne s'embarrasse d'aucune précaution, et parle de « *jalousie enragée* » de la part du Cardinal.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Sarcilly va fulminer...(*Haut*) Ce ne sont là, madame, que des suppositions de la part d'auteurs qui écrivent une décennie et demie ou deux après l'événement, et qui, tous deux, ne font que reprendre des rumeurs dont les fondements étaient à l'époque aussi incertains qu'ils le sont aujourd'hui.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
*Pourquoi ne veut-il pas que Richelieu soit intervenu dans **La Querelle du Cid** ? Qu'est-ce que cela veut dire ?* (*Haut*) Bien entendu les traces de l'intervention de Richelieu sont à chercher non sous la plume du Cardinal lui-même, mais sous celle de ses agents de liaison littéraires, Boisrobert et Chapelain. On en trouve aussi d'indirectes dans les écrits d'autres poètes de théâtre de l'époque.

Nicolas de Mouriou
Nous savons tous combien l'interprétation de telles allusions est incertaine.

Gabrielle Oulry

Au contraire ! Lorsque Mairet morigène Corneille pour le manque de « *déférence* » qu'il y a de sa part à ne pas se soumettre « *de bonne heure et de bonne grâce* » au vœu de la « *puissance très éminente* » qui gouverne l'Académie, c'est tout à fait clair. La puissance très éminente renvoie évidemment à l'éminentissime Cardinal de Richelieu.

Nicolas de Mouriou

Pour le coup, permettez-moi, mes chers collègues, d'intervenir en ma qualité de président, fût-ce par intérim, de cette soutenance de thèse. Nous ne doutons pas que madame le professeur Oulry n'ait de **La Querelle du Cid** une connaissance approfondie. Mais enfin, nous sommes à cent lieues de notre sujet.

Lesconvel (*ferme, sans éclat, sans réplique*)

Nous y sommes en plein au contraire. Pierre Corneille est un homme de la longue durée, du temps immobile. Une fois éprouvées, les émotions font naître en lui des vagues qui n'en finissent pas de rouler sur le rivage. Quand je pense à Corneille, je vois un vieux poète penché sur l'âtre, regardant brûler, vers 1682, les billets poétiques écrits soixante ans plus tôt pour Catherine Hue, fille de Charles Hue,

receveur des Aides à Rouen. Les sentiments qui avaient enflammé le Corneille des années 1620 achevaient de se consumer dans une maison de Paris dans le début des années 1680. Les années, les décennies avaient passé, les vers du vieux poète étaient devenus familiers à toutes les jeunesses qui s'étaient succédé depuis 1636. Quelques-unes des dames qui avaient, nous dit-on, laissé éclater leur passion aux jours du *Cid*, qui avaient partagé le frémissement qui parcourait les loges et le parterre lorsque Rodrigue reparaisait devant Chimène à l'acte V, quelques-unes d'entre elles et quelques-uns des messieurs qui les accompagnaient survivaient encore. C'étaient de très vieux messieurs, de très vieilles dames qui, comme madame de Sévigné, n'en finissaient pas de se remémorer les émotions d'autrefois, et qui croyaient y demeurer fidèles en répétant que Racine n'égalerait jamais Corneille. Qu'était devenue Mme de la Maisonfort, « *la divine huguenote* », dédicataire en 1633 de *La Veuve*, elle-même veuve délectable, que le comte de Southampton avait emportée en Angleterre ? Combien d'automnes, combien d'hivers étaient passés sur les fleurs de madame de Liancourt, dédicataire de *La Galerie du Palais*, en 1637, combien de printemps avaient fait reverdir ses jardins ? Avec

Corneille, les émotions traversent les âges, et l'une des émotions qui a le plus ébranlé le poète de Rouen, c'est certainement l'assaut dont *Le Cid* a été l'objet en 1637. Il faut bien voir que tout est arrivé par sa faute. C'est à Paris qu'eut lieu le séisme. C'est Corneille qui le déclencha. Qu'est-ce qu'on trouvait dans *Le Cid* qui faisait qu'en cet hiver 1637 on se piétinait au théâtre du Marais ? On y trouvait la jeunesse comme une angoisse et comme une allégresse. On y trouvait l'éclat de la vie dont, un demi-siècle durant, les fervents de Corneille se souviendraient, exaltation éphémère et inoubliable, on y trouvait ce bonheur qui faisait vibrer Chimène d'impatience sous ses voiles noirs, ses passions n'étant point celles du deuil, son malheur étant cette épée sanglante que Rodrigue a jetée au milieu du lit. L'officier du Palais de Rouen avait mis sur le théâtre un poème d'honneur et de douleur, un chant d'exaltation et de sublimation. La chrysalide s'était dissoute. Alors la ferveur des spectateurs s'était communiquée à l'auteur. Corneille, à la fin de l'hiver ou au début du printemps de 1637, avait fait paraître une pièce de vers intitulée *L'Excuse à Ariste*. On y trouvait une trentaine de vers consacrés à Catherine Hue, « *aux beaux yeux pour lesquels (il avait) brûlé fort longtemps d'une amour assez grande* ». Il n'avait que trente ans, et

il se livrait déjà à une commémoration. Ces vers-là, je vous le garantis, n'eussent pas suffi à tirer les rivaux de leur torpeur. Non ! Les amours malheureuses d'un confrère étaient ce qui pouvait le moins troubler leur sommeil. Ce qui les a réveillés en sursaut, ce sont des énormités telles que : « *Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit* » ou encore : « *Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée* ». Pour le théâtre, Pierre Corneille se proclamait le meilleur. Ce coup d'Etat dans la République des lettres mobilisa en un instant Mairet et Scudéry et quelques autres. Non content de s'autoproclamer prince des poètes de théâtre, Corneille lâchait encore quelques allusions aux pratiques déloyales de la concurrence. Je rappelle ces deux vers :

*Pour me faire admirer je ne fais point de ligue,
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue...*

Et encore ceci :

*Mon travail sans appui monte sur le théâtre...
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans...*

Le tout était assaisonné de quelques aveux qui n'étaient pas du tout de nature à charmer les confrères :

Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous,

Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ?

Que s'était-il passé pour que Corneille lâche ainsi des vers incendiaires qui, instantanément, mirent le feu à la République des lettres ?

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
On ne peut plus l'arrêter ! Il est complètement réveillé ! Ça va durer longtemps comme ça ?

Lesconvel
C'est peut-être dans *Le Jugement du Cid composé par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse*, qu'il faut chercher la réponse. Le marguillier, je le rappelle, est très favorable au **Cid**. Il n'en écrit pas moins : « *J'ai voulu aussi rabattre cette grande vanité de Corneille... Il faut que nous confessions que cet auteur qui ne s'attendait pas à un si grand applaudissement n'a pu supporter cette haute fortune ; et se sentant élevé de terre et emporté sans ailes par ce vent populaire, n'a plus su ce qu'il devenait ; et est tombé lourdement quand il s'est voulu fier à ses forces, en se louant lui-même par une misérable Lettre à Ariste où il s'est étendu en des vanités insupportables* ». « *Vanteur digne des plus fous capitans* » avait dit Mairet. « *Sentiments avantageux qu'il a de soi* »

avait surenchéri Scudéry. *L'Excuse à Ariste* est la véritable origine de **La Querelle du Cid**.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
On va pouvoir en placer une maintenant ?

Lesconvel
C'est à partir de cette véritable provocation de Corneille lui-même, qu'il faut analyser les réactions des différents protagonistes, et notamment de Richelieu.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
*Richelieu ! On n'y coupera pas ! Plutôt que d'essayer d'empêcher le débat, ce qui va finir par sembler suspect, allons-y... Débattons... Sarcilly verra que je l'ai soutenu ! (Haut) Me voilà, à mon corps défendant, amené à participer à la controverse sur le rôle de Richelieu dans **La Querelle du Cid**. Ainsi que vous venez de le rappeler excellemment, monsieur le professeur, c'est Corneille lui-même qui a déclenché les hostilités. Mais les hostilités de qui ? De Scudéry, de Mairet, de Claveret, de Scarron peut-être à qui l'on attribue parfois quelques pièces de la **Querelle**, et notamment *L'avertissement en forme de prédiction à très bredouillant poète comique Messire Mathurin Corneille surnommé le noble à la rose*. La **Querelle** de 1637 confirme pleinement,*

jusque dans le détail, le portrait que nous gardions du Corneille du début des années 1630. Nous devinons, à travers ce qu'on nous en dit, un vieux garçon, pas très soigné de sa personne, sur lequel courent à Paris des anecdotes drôles, qu'on se raconte dès qu'il a le dos tourné, quelqu'un dont les hommes se gaussent, et dont les femmes se rient, et que les petits garçons courent dans les rues de Rouen, le couvrant de leurs moqueries et de leurs sifflets, un officier de justice de rang très moyen, soumis à une hiérarchie pesante, et que toute hiérarchie impatiente, tous ces traits qui apparaissent dans les libelles de la **Querelle** viennent compléter par petites touches le portrait du poète maladroit, un peu handicapé verbal, un peu humilié, des années 1620. Mais toutes ces venimeuses notations, à qui les devons-nous ? A Richelieu ? Evidemment non ! C'est le marguillier lui-même, si favorable qu'il soit à Corneille, qui évoque l'Icare sans ailes qui retombe lourdement sur le sol. C'est Claveret qui dit à Corneille : « *la froideur et la stupidité de votre esprit sont telles que votre entretien fait pitié à ceux qui souffrent vos visites* ». Faire pitié ? Ce n'était certainement pas là un sentiment que le Corneille du printemps de 1637 pouvait supporter aisément d'inspirer. On comprend que ses ripostes n'aient pas tardé, et qu'elles aient été cinglantes, et

que, par exemple, Mairet qui l'avait suspecté de plagiat se soit trouvé gaillardement invité à reléguer sa propre muse « au bordel ». **La Querelle du Cid** est un combat de chefs qui commence dans la cuistrerie littéraire avec les *Observations* de Scudéry à l'Académie sur *Le Cid*, qui se poursuit dans l'invective, et qui s'achève dans la menace physique, la menace du bâton pour être précis. C'est l'un des cyclones qui, ainsi qu'il arrive périodiquement en France, agite le marigot littéraire. Quelle apparence que Richelieu y ait joué un rôle autre que celui de l'observateur éclairé, l'esprit occupé de mille choses infiniment plus considérables que cette rixe entre poètes de théâtre ?

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

*Ah ! C'est ça ! Je vois... Je vois...
Lesconvel, sans le savoir, est en train de
piétiner les plates-bandes de Sarcilly...
c'est pour ça que Nicolas ne voulait pas
qu'on parle de Richelieu...*

Lesconvel

Excusez-moi, mon cher collègue, mais supposer que Richelieu n'ait pu intervenir dans **La Querelle du Cid** parce qu'il n'en avait pas le temps, c'est méconnaître qu'il lui suffisait, au milieu de ses affaires et de ses voyages, de dégager les quelques instants nécessaires pour donner ses

instructions et laisser agir ses relais, pour que toute la machine se mette en mouvement. Quant à Richelieu lui-même, ce qu'on sait de son caractère ne permet pas de le supposer inaccessible à des sentiments aussi communs que la jalousie ou simplement l'agacement. Je me contenterai de reprendre ici la citation que fait madame Tillemont des *Mémoires* du cardinal de Retz, à la page 337 de sa thèse : « *Je ne voulais point* », écrit Retz, « *m'attacher à M. le cardinal de Richelieu qui était un très grand homme, mais qui avait au souverain degré le faible de ne point mépriser les petites choses* ».

Nicolas de Mouriou

Il est vrai que les Grands ne sont pas au-dessus des passions les plus ordinaires, et qu'il leur est toujours aisé de trouver des affidés qui les servent docilement.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Attends un peu Nicolas... Qu'est-ce que tu racontes ?... C'est pour qui ça ? Pour Lesconvel ? Tu perds ton sang-froid...

Nicolas de Mouriou

Et il est vrai que Richelieu avait su s'entourer, et dans tous les domaines, y compris dans celui de la littérature, de serviteurs dévoués auxquels il pouvait

confier ses basses œuvres. (*Voix intérieure*) *Crétin ! Tu penses toujours après avoir parlé, toi ! Et tu passes pour malin ! Affidés... serviteurs... basses œuvres... si Lesconvel s'avise de prendre ça pour lui...*

Lesconvel (*voix intérieure*)

Affidés... basses œuvres ... (haut) Je me contenterai de rappeler dans quelles conditions s'est constituée la tradition selon laquelle Richelieu aurait conçu de la jalousie à l'égard de Corneille. Les biographes du XIX^e siècle ne sont pas loin de penser que l'esprit d'indépendance de Corneille dans *L'Excuse à Ariste* a pu passer pour de l'insolence aux yeux de Richelieu. Si je rappelle ces rumeurs, ça n'est pas pour y ajouter foi, c'est seulement pour faire le point de ce qui était communément reçu à ce sujet dans le courant du XVIII^e siècle. Fontenelle, que reprennent les Frères Parfaict dans leur immense *Histoire du théâtre français*, écrit dans sa *Vie de Monsieur Corneille* que le cardinal avait de grandes qualités, mais que celle de poète qu'il prétendait ajouter à toutes les autres le rendit jaloux de Corneille. Voltaire aussi admet l'implication de Richelieu dans **La Querelle du Cid**. Avant Voltaire, Boileau avait dans un vers célèbre repris le même thème : « *En vain contre le Cid, un*

ministre se ligue » écrit-il. Son correspondant, Brossette, ajoute que le Cardinal voulut bien honorer Corneille de sa jalousie. Envie ? Jalousie ? Les mots semblent s'imposer d'eux-mêmes dès qu'on fait comparaître Richelieu et Corneille dans cette dramatique sur le vif que fut **La Querelle du Cid**. Cette tradition qui traverse le XIX^e est née de circonstances bien précises. Il est symptomatique que Tallemant des Réaux dans ses *Historiettes*, écrites une vingtaine d'années après *Le Cid*, parle de « *jalousie enragée* ». Je sais bien qu'il est de bon ton de ne prendre Tallemant qu'avec des pincettes. Du moins admettra-t-on qu'il n'a pu, lui, influencer personne puisque ses *Historiettes* n'ont été publiées qu'à partir de 1830.

Nicolas de Mouriou

S'il n'a pu influencer personne, Tallemant a bien pu, lui, être influencé, et recopier purement et simplement la supposition accréditée dès 1653 par Pellisson dans son *Histoire de l'Académie*, ce qui ramènerait la fragile hypothèse d'un Richelieu jaloux de Corneille à une seule et unique source : Pellisson. Je me permets au passage de souligner l'invraisemblance de cette hypothèse : Richelieu jaloux de Corneille en 1637 ! Enfin regardons les choses d'un peu près ! En 1637 Corneille est un poète

de trente ans ayant à son actif une demi-douzaine de comédies, une tragédie, *Médée*, et deux tragi-comédies, *Clitandre* et *Le Cid*, et vous voudriez que ce petit officier de province, ce poète de théâtre sans aucun pouvoir ait pu exciter la jalousie d'un Richelieu, cardinal de l'Eglise romaine, Principal ministre de Louis XIII, maître du Royaume, et dont « *la gloire remplit toute la terre* », dont le nom fait « *trembler toute l'Europe* », pour reprendre les surenchères verbales dont on se plaît à encenser Richelieu dès l'époque ?

Lesconvel

Sans pouvoir le poète de Rouen ? Sans pouvoir politique certes, mais doté de ce pouvoir que le Cardinal, dans sa solitude, se désole de ne pas posséder, le pouvoir de subjuguier les foules dans la pénombre du théâtre, de leur communiquer ce frémissement qu'on se remémorera encore un demi-siècle plus tard, pouvoir de créer l'instant sans pareil où, le dernier mot du dernier vers étant dit, le silence s'étant fait dans le théâtre, les applaudissements s'élèvent, se renouvellent, se transforment en ovation, roulent comme les vagues du bonheur commun, enveloppant les acteurs, les spectateurs et l'auteur. Voilà le pouvoir secret dont Richelieu voit bien qu'il lui échappe, et n'allons pas croire que pour lui

ce soit annexe. Ce personnage considérable voudrait être considéré aussi comme auteur de théâtre. Et il voit bien que le public boude sa *Grande Pastorale* et son *Aveugle de Smyrne* au moment, précisément, où l'affluence est telle aux représentations du *Cid* qu'on finit par louer des places sur la scène même. Ne sous-estimons pas l'amertume du Cardinal.

Gabrielle Oulry

Si j'ai rappelé toute la tradition qui voit le Cardinal derrière la **Querelle du Cid**, je conviens bien volontiers que cette tradition ne suffit pas à établir la vérité sur le rôle réel de Richelieu.

Nicolas de Mouriou

En effet. Il ne faut pas imputer au Cardinal les manœuvres qui ne sont que celles de ses domestiques.

Lesconvel (*voix intérieure*)

Domestiques... basses œuvres... manœuvres...

Nicolas de Mouriou

Bien entendu, j'entends domestique au sens du XVII^e siècle, celui d'appartenance à une maison. Les Grands ont des domestiques, et le terme à l'époque n'a pas de connotation péjorative.

Lesconvel (*voix intérieure*)

*Ai-je été le domestique du général de Gaulle, préposé à ses basses œuvres ? Est-cela, monsieur de Mouriou, que vous êtes en train d'insinuer ?... Je comprends certainement tout de travers... C'est Sarcilly qui m'a demandé de participer à ce jury... (haut) Je pense que maintenant madame Tillemont pourrait nous donner les quelques dates et les quelques faits qui jalonnent **La Querelle du Cid** tout au long de l'année 1637.*

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)

*Ah bon ! Impossible de se défilier ! Il faut y aller. (Haut) C'est donc **L'Excuse à Ariste** qui met le feu aux poudres. Scudéry dans ses **Observations sur le Cid** demande que **Le Cid** soit soumis au jugement de l'Académie. En réponse paraissent des libelles d'un ton parfois assez vif, parfois signés, parfois anonymes, comme celui qui propose des lunettes à Scudéry pour mieux faire ses observations. Scudéry accuse Corneille de n'être que le plagiaire de Guilhem de Castro. Corneille réplique en disant que c'est lui, Corneille, qui a appris à Scudéry le nom de l'auteur espagnol, et que, loin de cacher la filiation littéraire du **Cid**, il a porté l'original au Cardinal, « *votre maître et le mien* » écrit Corneille à Scudéry. Bien entendu sur le fond, l'Académie a eu beau jeu de relever*

dans *Le Cid* des invraisemblances et des maladresses.

Lesconvel (*voix intérieure*)

On s'était littéralement relayé pour empêcher Le Vigean de faire ça... On lui avait dit de rester tranquille... D'aller quelque part à l'arrière passer ses quinze jours de permission réglementaire, d'y oublier tout... de nous revenir en forme... Dorlac qui était son copain, et qui venait d'être nommé chef de bataillon, avait fini par lui dire : tu nous emmerdes avec tes histoires d'engagement... ça fait une paperasse... tu ne peux pas imaginer ! Même s'il n'y avait que la paperasse, tu nous emmerderais. Taille-toi, et reviens dans quinze jours... Entre temps, fous-nous la paix... On a besoin de toi ici... Il gueulait comme s'il avait vu venir la suite... Les Allemands nous canardaient... On était bloqué... On en avait marre ... On avait tous envie de les prendre les quinze jours de Le Vigean... Et lui, non ! Il fallait qu'il s'engage pour deux semaines dans une unité combattante à vingt kilomètres de là... Ça se faisait, paraît-il, pendant la première guerre... histoire de meubler les loisirs... Rien n'y a fait... il a fallu qu'il y aille... Et bien sûr il en est revenu les pieds devant... bon pour une plaque à Saint-Louis des Français...

Laurence Tillemont

Pour Scudéry, c'était une demi-victoire. *Les Sentiments de l'Académie*, à leur tour, firent l'objet d'un examen à connotation parodique de la part d'un inconnu qui les qualifia de galimatias confus et brouillé, ce qui ne dut plaire que modérément à Chapelain, maître d'œuvre embarrassé du document de la Compagnie.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Chaque soir dans son lit, il y a un type... son mari... c'était une banalité dont on ne voulait pas... Libérez-vous, libérez-vous qu'y disaient... Résultat : mon lit, désert, mon appartement, silencieux... En attendant, Laurence Tillemont, tu joues à fuir les questions qu'on te pose... et je commence à soupçonner pourquoi... Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Nicolas s'ingénie à prononcer des mots que Lesconvel peut comprendre comme des allusions... Ça sort de lui sans doute... Qu'on parle de Richelieu, ça l'énerve... Il défend la tranchée de Sarcilly... Il tire un peu au hasard... Ses coups partent tout seuls... Il faudrait qu'il fasse gaffe... Sa bonne femme était directeur du cabinet du ministre de la fonction publique sous la précédente majorité... Alors ça lui fait un tout petit sous-problème... Non seulement il faut que Sarcilly soit nommé à la Bibliothèque

et le propose comme directeur de je ne sais pas quoi, mais encore il faut que son nom ne lui soit pas un obstacle sur le circuit de signature ministériel... Mon Nicolas, tu calcules trop... Laurence Tillemont a des consignes, et c'est pourquoi elle évite le sujet...

Laurence Tillemont

L'Académie dans ses *Sentiments* traite d'un autre problème qui tourmentera Corneille sa vie durant. C'est le problème du vrai et du vraisemblable. Je rappelle les termes de l'Académie : « *Nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire pour le théâtre, et qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes dont les juges font brûler les procès avec les criminels* ». Il y a des vérités monstrueuses qu'il faut supprimer de la représentation pour le bien de la société, et si on ne peut les tenir cachées, il faut se contenter de les remarquer comme des choses étranges. Le poète doit alors préférer la vraisemblance à la vérité. L'Académie pose le problème en des termes qui n'ont pas vieilli : « *Les mauvais exemples sont contagieux même sur le théâtre...Les représentations ne causent que trop de véritables crimes...* » Cela a travaillé Corneille. Sans cesse il y reviendra.

Gabrielle Oulry

Tout cela est exact mais n'établit pas en quoi Richelieu est intervenu dans **La Querelle du Cid**.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Ferme ta gueule, Gabrielle ! (Haut) Le sujet que développe madame Tillemont a, pour la connaissance de la psychologie cornélienne, un intérêt majeur. Si Corneille s'est obstinément prononcé pour le vrai de préférence au vraisemblable, c'est parce que l'Académie en 1637 avait déshonoré sa Chimène en en faisant quasiment une prostituée alors qu'elle ne cesse de réclamer justice au Roi pour la mort de son père.

Lesconvel

A vrai dire elle réclame justice au Roi en espérant ne pas l'obtenir, et en acceptant, en fin de compte, une perspective de mariage qui lui convient.

Nicolas de Mouriou

...que le Roi lui impose, et qu'elle subit.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Est-ce qu'on va reprendre ce débat ? Ça me fatigue un peu... mais ça évacue Richelieu... Je comprends, Nicolas... Autrefois les bateaux venaient à Saint-Valéry-sur-Somme... Je m'en souviens...

1958... J'avais quatre ans... La Télé... Le général de Gaulle... Les premières images... Il y avait la mer... et la marée... et le vent... et le vieux bureau de poste en face de chez nous... Et l'Hôtel des Pilotes... Quatre décennies... Incroyable ! Premiers souvenirs... Et moi je suis là, quarante ans plus tard. Ce qui n'aurait jamais dû arriver est arrivé... Je suis là, la mine grave, écoutant cette belle dame qui me parle de Scudéry, de l'Académie, de Corneille... Et moi j'ai des souvenirs qui remontent à quarante ans... La France, l'Algérie, de Gaulle... « Je vous ai compris... » Des marées humaines au Forum d'Alger... Où sont-ils ceux qui s'époumonaient sur le Forum d'Alger ? Ils ont pris quarante ans ! Malraux, le faciès tordu... dramatique... hurlant **Honneur et patrie, voici le général de Gaulle...** tout ça pour une constitution... Allons, un bon mouvement... Je ne suis pas encore... pas seulement... une vieille frustrée, comme le croit Nicolas, connue seulement, pour avoir écrit une somme sur les officiers de justice et le théâtre en France... thèse couronnée partout... qui a fini par faire un gros livre... dont on continue de vendre quelques exemplaires chaque année... Pas seulement une vieille frustrée... Pas vraiment frustrée d'ailleurs... Une lumière s'est allumée dans ma vie... S'il savait laquelle, Nicolas serait bien étonné... Rien

*à voir avec le sexe, M. de Mouriou... Rien... Ma lumière et mon salut... Je vais tirer celle-là de je ne sais pas bien quel embarras... Ce qui est sûr, c'est qu'elle se sait surveillée par Sarcilly... et que Lesconvel tient l'élection de Sarcilly à l'Académie... et que moi, en somme, je ne suis asservie à personne... Bon, allons-y... Jetons la bouée de secours... (Haut) Pour en revenir à la question posée par monsieur le professeur Lesconvel, les traces de l'intervention du Cardinal apparaissent clairement dans la lettre de Corneille du 13 juin 1637. De par ses statuts, l'Académie ne pouvait examiner un ouvrage qu'avec le consentement de son auteur. Or le 13 juin 1637, pressé par Boisrobert qui lui rappelait, sans doute de manière insistante, la volonté de Richelieu, Corneille est obligé de comprendre ce qu'on attend de lui. Lui qui, jusque-là, s'était dérobé à toutes les sollicitations de ses confrères, qui s'en était tiré par des civilités, finit par écrire, je cite les termes tels qu'ils figurent à la page 811 de votre thèse : « **Messieurs de l'Académie peuvent faire ce qui leur plaira, puisque vous m'écrivez que Monseigneur serait bien aise d'en voir leur jugement, et que cela doit divertir son Eminence, je n'ai rien à dire.** » Au-delà de son insolence amère, il y a dans cette formulation plus de résignation que de consentement.*

Nicolas de Mouriou
Vous savez bien ma chère collègue...

Lesconvel (*comme s'il présidait les
débat*s)

Laissons madame le professeur Oulry poursuivre son exposé. Quand elle aura terminé, vous pourrez lui faire vos observations.

Gabrielle Oulry

Je poursuis donc. Plus de résignation que de consentement disais-je. Cet embarras se révélera finalement une habileté. Soumis à une pression à laquelle il ne peut résister, c'est-à-dire à la pression de Richelieu, Corneille donne à son propos un ton suffisamment distancié pour lui permettre de soutenir sans jamais s'en dédire, qu'à aucun moment il n'a donné son consentement à l'examen du *Cid* par l'Académie. C'est un des points sur lesquels il sera le plus intransigeant. Tout de suite Corneille a vu qu'il avait tout à perdre à ces sortes de comparutions littéraires qu'on voulait lui imposer alors qu'il avait tout à gagner en s'en remettant au jugement du public. Et pour bien marquer qu'il a été soumis à une pression irrésistible, il cisèlera dans un texte de 1648 cette phrase que je lis à la page 812 de votre thèse : « *Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du Cid en ont*

jugé selon leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine si la même raison qui les a fait parler ne m'avait obligé à me taire. » Voilà qui, dans le sous-entendu, est clair. S'il y a quelqu'un qui n'a jamais douté de l'omniprésence de Richelieu dans **La Querelle du Cid**, c'est bien Corneille. Et de fait, l'Eminentissime, au vu de la lettre de Corneille du 13 juin 1637, décida que la résignation tiendrait lieu de consentement, et que l'Académie n'avait plus qu'à procéder à l'examen critique qu'on attendait d'elle. « *Faites savoir à ces messieurs que je le désire, et que je les aimerai comme ils m'aimeront* ». L'impérieuse formule cardinalice signifiait bien aux académiciens qu'il était temps de mettre fin aux procédures dilatoires dont ils avaient usé jusque-là pour retarder l'**Examen** que réclamait Scudéry.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

Là, Gabrielle, tu m'encombres un maximum... et tu dois t'en douter... Et ces deux cons de journalistes qui prennent des notes ! Ils savent de quoi il retourne vu que

*je les ai mis confidentiellement au courant... Crétin ! Ils ne perdent pas une miette... (Haut) Ma chère collègue, puisque ce sujet s'est imposé à nous, et qu'apparemment il n'y en a point de plus urgent à traiter, puisque donc c'est de Richelieu et de **La Querelle du Cid** que nous devons débattre ce matin, puisque c'est cet élément du légendaire cornélien qui est en discussion, alors excusez-moi, il faut aller au fond des choses, et ne pas se contenter de surfer sur la crête des vagues potinières que chaque siècle fait rouler sur le rivage des siècles suivants...*

*Gabrielle Oulry (voix intérieure)
Ridicule... Et hargneux en plus...*

*Lesconvel
Eh bien, mon cher collègue, scrutons donc la crête des vagues potinières, et tâchons de découvrir quelles légendes y font du surf. (Voix intérieure) L'étonnement de ma mère, c'est que je sois sorti de mon lycée laïque aussi catholique romain que j'y étais entré... ce fut la bonne surprise de sa vie... Du coup elle pouvait s'avouer aussi fière que mon père de mes concours... Une histoire qui finissait bien en somme... Est-il avouable de dire que les fulminations de Pie XI et de Pie XII contre le communisme intrinsèquement pervers m'ont évité d'embarquer, comme presque tous*

les types de la rue d'Ulm à l'époque, sur le grand bateau marxo-lénino-stalino-sartrien ? Dès avant la guerre, je n'avais pas quinze ans, j'avais repéré le panneau sens interdit... Puis il y avait eu le pacte germano-soviétique... germano-soviétique... Ça sonne vraiment comme un événement d'histoire ça... Puis il y a eu de Gaulle... L'armée... Déniaisé pour la vie... Protégé... Seulement ça ne m'a pas protégé contre les opérations tordues des deux filous qui se sont crus malins en inventant cette filière panaméenne que le juge a repérée... et lâchée à la presse... Leur idée c'était de mettre un peu d'argent de côté pour quand le Général serait parti... pour des campagnes électorales à venir...en fait, pour leurs futures campagnes électorales à eux... Des précautionneux... qui opéraient à deux bureaux du mien, au ministère... Pas la moindre idée de ce qu'ils tramaient dans mon dos.... C'est même pour ça, parce que je n'avais rien vu venir, que le général m'a prié de reprendre mes études... Juste à la veille de mai 68... J'avais quarante-trois ans, pas tout à fait quarante-quatre... Mon aventure s'est arrêtée là... Non-lieu deux ans plus tard... Défaut d'intention délictueuse... Trois lignes dans la presse... Des livres... des cours... des thèses... des jurys... des articles... Quinze ans de Sorbonne... Le Collège de

France... L'Académie... Très bien... Très bien... mais est-ce que c'était ça qui soufflait dans le vent d'équinoxe en septembre quarante à Saint-Mathieu ?

Nicolas de Mouriou

...légendes qu'aucun historien ne peut accepter sans manquer à la déontologie élémentaire du métier...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

S'il invoque la déontologie, c'est qu'il mijote un mauvais coup.

Nicolas de Mouriou

Certes, il y a une tradition qui voit la main du Cardinal de Richelieu dans **La Querelle du Cid**. Il y a aussi une tradition qui veut que, décapité, le 12 septembre 1642, Cinq Mars se soit dressé sur l'échafaud de Lyon, attaché au poteau comme s'il eût été encordé, défiant ainsi ultimement le Cardinal, vision sanglante de la mort dressée face à la pourpre cardinalice. Qui ne voit qu'il ne s'agit là que du travail de l'imaginaire collectif sur les faits d'histoire, et non des faits eux-mêmes. Dans un univers mental où l'allégorie, bien loin de n'être qu'une figure de rhétorique, fonctionne comme un mode d'interprétation du réel, il était dans l'ordre qu'un poète de théâtre porté par le génie et saisi par la gloire devînt

instantanément l'objet de la jalousie d'un Premier ministre au sommet de son pouvoir, mais tourmenté par une muse stérile et sans talent. Comme cela était dans l'ordre, cela s'est constitué en tradition, et, chacun répétant ce que l'autre avait dit, Voltaire a repris ce que Boileau avait écrit, les histoires du théâtre du XVIII^e siècle ont répété ce qu'avait répété Fontenelle.

Gabrielle Oulry

Puis-je vous faire remarquer...

Nicolas de Mouriou

A mon tour ma chère collègue de vous demander l'autorisation de garder la parole, monsieur le professeur Lesconvel ayant eu la bienveillance de me l'accorder. Or donc, de la circonstance que tous les biographes de Corneille et tous les historiens du théâtre racontent la même histoire, il ne s'ensuit pas que cette histoire soit vraie. Nous le savons bien, nous autres professionnels de l'histoire, il faut toujours remonter à la source. Or la source commune, à vrai dire unique, c'est l'*Histoire de l'Académie* de Pellisson publiée en 1653. Pour Pellisson le résultat immédiat de son ouvrage fut de se voir attribuer une place d'académicien surnuméraire qui devint de plein exercice dès qu'un fauteuil vint à se libérer l'année

suivante. En 1653, Pellisson avait vingt-neuf ans, ce qui témoignait de sa part d'un juvénile savoir-faire dans la conduite de sa carrière littéraire, vous en conviendrez. Pour entrer si jeune à l'Académie, il lui fallait manifester quelque complaisance à l'égard des académiciens en place parmi lesquels il y avait notamment Corneille, Scudéry, Boisrobert, Chapelain... qui, tous, avaient intérêt à faire oublier la malencontreuse **Querelle du Cid**, et qui pouvaient trouver expédient qu'un jeune homme de bonne composition en attribuât précautionneusement la responsabilité à un grand personnage mort depuis dix ans, et dont la mémoire connaissait un purgatoire prolongé. C'était une bonne affaire pour tout le monde que de faire porter le chapeau à Richelieu. (*Silence, gloussements dans l'assistance*). (*Voix intérieure*) *Le premier qui me parle de d'Aubignac, je le pulvérise.*

Gabrielle Oulry

Il y a au moins quelqu'un qui n'eût pas manqué de prendre la défense de Richelieu s'il l'avait pu, et c'est l'abbé d'Aubignac qui, quinze ans après la mort de Richelieu, fera paraître sa *Pratique du théâtre*, par fidélité à la mission reçue...

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
En cendres, Gabrielle... tu es en cendres...

Gabrielle Oulry
...par respect pour l'une des ultimes volontés de son protecteur, le cardinal de Richelieu. Or d'Aubignac, qui n'a jamais manqué une occasion de porter la contradiction à Corneille, qui est étranger aux embarras de l'Académie vu qu'il n'en a jamais fait partie, n'a pas cru utile, dans sa *Pratique*, qui est de 1657, de réfuter le rôle que Pellisson faisait jouer à son ancien protecteur. Croit-on que si d'Aubignac avait pu disculper le Cardinal, il eût négligé de le faire ?

Nicolas de Mouriou
C'est que, peut-être, il ne lui est pas apparu nécessaire de dissiper la rumeur courant autour de l'intervention du Cardinal dans la **Querelle** parce que, si fausse qu'elle fût, cette rumeur lui semblait honorable. Que Richelieu dans le récit de Pellisson parût dans le rôle de gardien des règles du poème dramatique n'était pas pour déplaire à d'Aubignac. D'où son silence. (*Voix intérieure*) *Tiré par les cheveux ! Ça commence à bien faire... « Quel rôle joue-je ? » Est-ce que Sarcilly avait besoin de reprendre toute cette histoire ? En fait ce qui occupe Sarcilly, c'est de faire un coup*

*médiatique... Richelieu n'est pour rien dans **La Querelle du Cid** ! Dire le contraire de tout le monde... Pour réussir à faire parler de son livre dans les journaux, et pour passer à la télé, il lui faut refaire une nouvelle **Querelle du Cid** sur son propre livre... Je comprends tout ça... Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi moi, je dois le soutenir... Enfin si ! Je le comprends très bien... Je veux que Sarcilly me nomme à la BN... et pour ça il faut qu'il en devienne le directeur... Et c'est moi qui suis allé chercher ces deux journalistes dans le vent !... Et qui croient apprendre des choses ! Tout ça aurait pu rester entre nous... Si Sarcilly ne m'avait pas dit d'aller chercher ces deux plumitifs... Les disputes culturelles... Ils adorent ça... Et Lesconvel qui baratine... Il a tout lu celui-là ! Forcément, à son âge, moi aussi j'aurai tout lu... surtout si je passe ma vie à l'Université... parce que la BNF... une direction etc., ça commence à devenir un peu aléatoire...*

Lesconvel

Je suis d'ailleurs moi aussi très prudent dans l'interprétation à donner du rôle de Richelieu dans la **Querelle du Cid**.

Nicolas de Mouriou

Je crois qu'en effet il faut bien délimiter le débat qui nous occupe. Personne ne croit

que Richelieu ait ignoré *Le Cid* et la **Querelle** qui s'en est suivie. (*Voix intérieure*) *Seule manière de sauver la mise à Sarcilly... Embrouiller un peu les positions... pour que ça devienne un peu subtil... un peu universitaire... c'est-à-dire que plus personne n'y comprenne rien... On pourrait faire un débat sur le sens d'un mot... Ça occupe bien ça...* (Haut) Par exemple pour ne prendre que le thème de la *jalousie* du Cardinal à l'égard du glorieux auteur du **Cid**, j'observerai qu'un sentiment qui ne s'avoue pas échappe aux prises de l'historien.

Gabrielle Oulry

Sauf lorsqu'il peut en repérer les traces dans les actes.

Nicolas de Mouriou

En 1636, l'Académie est une toute nouvelle institution qui a besoin de montrer à quoi elle peut servir. On peut comprendre que l'injonction de Scudéry à Corneille de soumettre *Le Cid* à l'Académie ait rencontré les préoccupations de Richelieu, et que le Principal ministre ait été satisfait de voir les académiciens se saisir de la tragi-comédie de Corneille pour exercer leur juridiction littéraire.

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
Tu es vraiment très fort monsieur de Mouriou... très fort pour suggérer le faux en disant le vrai... Seulement ça m'étonnerait que ça passe comme ça... Ça m'étonnerait... Mais moi je continue de me faire oublier... Ce qui ne se laisse pas oublier, c'est ce quelque chose de douloureux qui remue dans le fond de ma mémoire... Ça me distrait de parler de Corneille. Cette soutenance me divertit... Etrange ! Subitement, il y a deux mois : Jean-Pierre... Dans un mois ou deux ce sera réglé... C'est ce que dit Duplaut... Il a l'habitude... Ça disparaîtra comme le reste... Une angoisse chasse l'autre... Mais pour l'heure je suis là avec cette anxiété qui me tient à la gorge... Preuve que j'existe, c'est sûr... Preuve indiscutable de l'être... Ma mère retient son souffle... Et ça agace Marc... La joie se partage, pas l'angoisse... Marc s'oblige à jouer la décontraction... Jean-Pierre, lui, plane au-dessus de tout ça... Heureusement ! Tranquille de ce côté-là!... Ces jours passeront comme les autres... Ça m'aura gâché cette heure matinale... qui s'annonce triomphale... Heureusement que nous n'avons pas de clones à notre disposition... Le pouvoir du pire nous manque encore... Noire est la nuée au-dessus de nos têtes... Secoue-

toi... Tu es une petite fille qui passe son exam... qui est en train de le réussir...

Gabrielle Oulry

Mon cher collègue, permettez-moi de rétablir les perspectives. Satisfait de voir l'Académie entreprendre l'Examen du **Cid**, certes Richelieu l'a été. D'autant plus satisfait que c'est sur son injonction que les académiciens s'y sont mis, malgré leurs évidentes réticences.

Lesconvel (*voix intérieure*)

Laurence... presque un tiers de siècle déjà... Très belle... pas autant que sa mère quand même... Caroline Le Vigean à vingt-cinq ans... Il y en a qui s'en souviennent encore... Celle-ci a quelque chose dans le regard... comme une angoisse qui viendrait du commencement... une lueur dans ses grands yeux verts. Cela se voyait dès l'adolescence... Une flamme pour notre temps... Ce qui est arrivé dans le siècle, ce qui advient encore aujourd'hui, ça n'est pas de ta faute, Laurence... Je crois qu'ils ont un problème avec leur fils... Une opération courante à ce que j'ai compris...

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

Si je deviens directeur à la BN, je ferai un règlement spécial pour toi Gabrielle...

Exclue à jamais... nommément de toute consultation... de tout service...un règlement perpétuel pour toi... et tes thésards... exclusion définitive et nominative de l'enceinte de la BNF... Jusqu'à la cinquième génération... sauf qu'il est trop tard pour que tu réussisses à fabriquer la première...

Gabrielle Oulry

On peut discuter des motivations de Richelieu, il n'est pas possible de douter de sa détermination à faire juger *Le Cid* par l'Académie. Il n'y a qu'à feuilleter la correspondance de Chapelain, de Boisrobert et de Corneille pour y lire en filigrane la présence du Cardinal. Par exemple...

Nicolas de Mouriou

Peut-être, ma chère collègue, ne faudrait-il pas allonger inconsidérément cette séance par la lecture de textes que nous connaissons tous...

Lesconvel

Il y a un débat entre nous, courtois certes, mais un vrai débat. Je crois qu'il faut vider notre querelle...

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Vous n'allez pas me faire sauter mon déjeuner avec les journalistes hein ! Je

n'aurai pas trop d'un déjeuner entier pour rattraper vos conneries...enfin disons vos inutiles exercices d'érudition...

Gabrielle Oulry

Je me dispense donc de lire les lettres de Chapelain à Balzac du 13 juin 1637 et de Chapelain à Boisrobert du 31 juillet suivant. D'ailleurs, c'est vrai, tout le monde les connaît ! C'est peu de dire que, pour Chapelain, Richelieu est présent dans **La Querelle du Cid**, il en est le surmoi.

Nicolas de Mouriou

Cette lettre de Chapelain à Boisrobert nous renseigne sur quoi ? Sur l'idée que se fait Chapelain de ce que Richelieu attend de lui, non sur ce qu'attend réellement le Cardinal. Il est clair que Chapelain se croit dans le rôle de l'exécuteur des volontés ministérielles, et que sa préoccupation est qu'on n'aille pas prendre ses précautions de style pour des dérobadés. Mais que sait-on de ce que veut Richelieu ? Rien. Avec la lettre du 31 juillet 1637, nous n'avons que le reflet dans la conscience de Chapelain de ce que Chapelain croit qu'on veut de lui. Et nous savons bien depuis que Proust a composé son vitrail aux mille facettes, que la lumière qui jaillit du vitrail n'est que celle qu'on y projette.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Très chic ça ! Proust... Les facettes... le vitrail... ajoutons-y Pirandello, et ça sera parfait...

Nicolas de Mouriou

Pour n'avoir pas fréquenté impunément Pirandello, notre siècle sait que la vérité se fragmente selon le lieu d'où on la considère. Aussi bien dirai-je que le désir au-devant duquel croit se porter Chapelain n'est peut-être pas celui qui fait mouvoir Richelieu tant il est vrai, n'est-ce pas, pour reprendre une terminologie déjà un peu antique, que les hommes, sans parler des femmes, sont d'étranges machines désirantes. (*Discrets gloussements*) Mais restons sérieux.

Lesconvel (*voix intérieure*)

C'était quoi mon désir ? C'était immense, obscur, dramatique comme le vent des équinoxes. La tempête, les embruns... c'était ma patrie... J'aimais la houle... Et les foules... Les veilles d'élections... Les ovations... Le Général... Et nous, nous étions là... avec nos costumes de fonctionnaires... pressentant que nous vivions de grands jours... Alger 1958... La Constitution... la place de la République... Malraux ravagé... Mais il faisait passer quelque chose... Dans ma vie ça sera toujours l'équinoxe de

septembre... Septembre quarante... Nous avons seize ans... et les soldats allemands en avaient dix-neuf... Et ils étaient corrects... polis... Mais enfin, ils nous regardaient comme on regarde les vaincus... avec apitoiement... Peut-être que, moi aussi, j'étais fait pour soulever les foules, pour les grands rassemblements, pour les échecs éclatants, pour les grands retours, pour les soirs de triomphe. Enfants, petits-enfants... Ça n'empêchait pas... Jacqueline était prête à suivre... Il a fallu que ces deux malins imaginent cette merveille, la filière panaméenne, le fin du fin... Et moi comme un con : qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Une invention du Canard certainement ? Un coup tordu de la flicaille ? Ben non ! C'était vrai ! Ça se passait à deux bureaux du mien... Exit le ministre...

Nicolas de Mouriou

Se découvrant incapable, par médiocrité d'esprit, de concevoir le dessein d'un Richelieu, trop éloigné du Grand ministre, malgré une fréquentation qui, d'ailleurs, n'est jamais allée jusqu'à la familiarité, Chapelain, en cette fin de juillet 1637, ne pouvait découvrir à Boisrobert que sa propre cécité. C'est pour moi l'occasion de le redire : la pièce d'archive ne fonde pas l'histoire. L'historien est celui qui pèse les

pièces, qui sait en évaluer la charge de vérité, non celui qui les reproduit, c'est ce que je me permettrai de rappeler à madame le professeur Oulry.

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
*Il ne manque pas d'air ! En fait, il parle pour les deux journalistes qu'il a fait venir... Marc a vraiment confiance en Duplaut... Avec tout ça, ne pas oublier Estelle et Béatrice... Apparemment pas de problèmes sauf que Béatrice continue de crever de jalousie à l'égard d'Estelle... Ça l'a prise quand Estelle est arrivée... Ça ne l'a pas quittée... Marc trouve que je suis du parti d'Estelle... S'il est nommé à Poitiers, je tâcherai de m'y faire nommer aussi... Nous avons de grandes choses à faire ensemble... Cette thèse, je pense que je pourrai la faire publier... Pour ça, de Mouriou est imbattable... Il connaît tout le monde... Dommage que Sarcilly ne soit pas là pour l'éloge public, mais il a fait son rapport... Ça reste dans le dossier... Je sais bien pourquoi Corneille a écrit dans **L'Imitation** :*
***Sais-tu quand tu n'es pas présent à ta pensée,
Où vont sans toi tes vœux confus ?
Et vois-tu ce que fait ton âme dispersée
Quand tu ne la regardes plus ?***

Mon âme est confuse... dispersée... en miettes à certaines heures... Où vont mes vœux ?

Gabrielle Oulry

On peut certes toujours douter de l'implication de Richelieu alors même que la lettre du 31 juillet 1637 nous montre un Chapelain par-dessus tout préoccupé de faire écho à la voix de son maître, et craignant que son travail n'affadisse la pensée ministérielle. On peut penser que Chapelain se trompe le 31 juillet, et qu'il se trompera encore en écrivant à Balzac le 22 août suivant : « *Une chose me console... c'est que notre Protecteur ayant vu mon Examen* » l'ait trouvé bon. Mais de quoi donc a besoin d'être consolé Chapelain ? Hé bien c'est « *d'avoir à choquer et la Cour et la ville, les Grands et les petits... en un mot tout le monde en me choquant moi-même (sur) un sujet qui ne devait point être traité par nous...* » Juges malgré eux, les académiciens ont fait de Chapelain leur rapporteur malgré lui. Quelle pression en dehors de celle de Richelieu pourrait ainsi contraindre les uns et les autres à marcher contre leurs sentiments ? Comment comprendre cette lettre du 23 décembre 1637 du même Chapelain...

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
On va le manquer ce déjeuner ! (Haut)
Franchement, madame le professeur,
l'heure tourne et, en tant que président, par
intérim certes, mais enfin président quand
même, je me vois obligé de souhaiter que
vous abrégiez vos citations.

Gabrielle Oulry
Je réduis mes citations à celles qui sont
indispensables, et si vous le permettez,
mon cher président, je vais continuer celle
que j'avais commencée.

Nicolas de Mouriou
Soit, mais limitons-nous à l'essentiel.

Gabrielle Oulry
Hé bien ce qui est essentiel, c'est de savoir
ce qu'écrit Chapelain à monsieur de Saint-
Chartres le 23 décembre 1637...

Nicolas de Mouriou
Vous voulez dire le 24 décembre sans
doute...

Gabrielle Oulry
Oui... en effet, c'est bien de la lettre du 24
décembre que je parle.

Nicolas de Mouriou
L'exactitude fait partie de la déontologie
universitaire.

Gabriel Oulry (*avec une irritation
contenue*)

Une erreur de lecture m'a fait citer la date du 23 décembre, mais je conviens bien volontiers que la lettre à laquelle je me réfère est celle du 24 décembre 1637.

Nicolas de Mouriou

Nos travaux ne supportent pas l'erreur de fait.

Gabrielle Oulry

Mais il leur arrive de véhiculer des inexactitudes qui, si regrettables qu'elles soient, ne sont pas pour autant des attentats à la déontologie dès lors qu'elles ne sont pas préméditées. Ça n'est pas parce que Fontenelle a été identifié il y a quelques années comme étant le petit-neveu de Corneille alors qu'il en était le neveu, que l'auteur de l'ouvrage cesse d'être un maître de la littérature du XVIIe siècle.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)

La vache ! C'est pour Sarcilly ça... Page 312...Ça nous avait échappé à la lecture des épreuves... (Haut) J'entends bien ma chère collègue. C'est seulement mon souci maniaque du détail vrai qui m'a fait relever le minuscule problème de date que j'ai soulevé.

Gabrielle Oulry

Mon souci, également maniaque, de rapporter ce qui cette fois n'est pas un détail mais une donnée essentielle à notre débat, me conduit donc à reprendre la lettre du 24 décembre 1637 pour y découvrir la formulation suivante : « *Vous aurez sans doute reçu le travail de l'Académie sur Le Cid, et par là reconnu qu'il n'y a rien d'impossible à (Richelieu), car cette publication était une des plus difficiles choses à nous faire exécuter... il suffit qu'il commande pour être obéi* ». Chapelain s'est peut-être trompé sur les sentiments réels de Richelieu, mais constatons qu'il s'est cru en service commandé pendant toute l'année 1637 pour le compte de Richelieu.

Nicolas de Mouriou

La servilité des subordonnés est telle qu'il leur arrive de prêter aux maîtres des vœux qui sont de leur pure invention, et, croyant courir au-devant de ce qu'on attend d'eux, ils ne se meuvent en réalité que par l'effet de leurs propres affabulations.

Lesconvel (*voix intérieure*)

Analyser et commenter... La capacité de ce jeune homme à soutenir le faux est admirable. (Haut) Mon cher président, il serait tout de même surprenant qu'un esprit aussi averti que Chapelain ait pu se

tromper aussi complètement sur les véritables sentiments de Richelieu sur *Le Cid*. Mais qu'une telle erreur ait été partagée par un familier du Cardinal comme Boisrobert, voilà qui est impossible à admettre. Or le 5 octobre 1637, Boisrobert écrit à Mairet pour lui intimer l'ordre de cesser ses injures à l'endroit de Corneille, et, dès la première phrase, il donne le mot de code pour signifier au nom de qui il parle : il rappelle, je cite, « *la sujétion illustre à laquelle il est attaché* ». Pour qu'aucun doute ne subsiste, il ajoute : « *...vous lirez le reste de ma lettre comme un ordre que je vous envoie par le commandement de son Eminence* ». De quel ordre s'agit-il ? « *Elle -son Eminence- m'a commandé de vous écrire que si vous voulez avoir la continuation de ses bonnes grâces, vous mettiez toutes vos injures sous le pied* ». La même injonction a été adressée à Corneille : « *Elle m'a commandé de lui remontrer le tort qu'il se faisait et de lui défendre de sa part de ne plus faire de réponse.* » Ordre, commandement : les mots dont use Boisrobert expriment clairement l'impérium de l'Eminentissime cardinal-duc de Richelieu.

Nicolas de Mouriou
Permettez, monsieur le professeur.
Intervention personnelle dites-vous de

Richelieu dans la **Querelle du Cid** parce que Chapelain le croit et que Boisrobert le confirme ? Que Chapelain se soit cru chargé d'une pénible mission de rédaction académique diligentée par le Cardinal, il le semble bien en effet. Mais qu'en la circonstance, il ait été manipulé par Boisrobert, c'est plus que vraisemblable. Familier du Principal ministre, son agent d'exécution pour les affaires de mécénat littéraire, consolateur des muses disait-on de lui, Boisrobert, comme tout collaborateur d'un personnage important, s'enveloppe spontanément dans le manteau de son maître. C'est ce que fait n'importe quel conseiller technique de n'importe quel cabinet ministériel. Or, en cette année 1637, Richelieu, sans se désintéresser des arts et des lettres, ne pouvait que laisser à Boisrobert le soin de régler des affaires aussi minuscules que cette **Querelle du Cid**. De son côté, Boisrobert, pour se donner plus d'autorité, s'appliquait à faire sentir la présence du Cardinal dans ses démarches. Cela me semble particulièrement évident pour cette lettre du 5 octobre 1637 dont je me permettrai de faire observer qu'elle est une intervention au profit de Corneille. Boisrobert fait servir l'autorité du Cardinal à protéger le poète de Rouen contre la volée de coups de bâton que les derniers libelles de la **Querelle** lui promettaient

explicitement. Je n'exclus pas que Chapelain et quelques académiciens n'aient été victimes de la désinformation, et que Boisrobert lui-même n'ait été convaincu d'aller au-devant des vœux ministériels. Cela ne fait pas de Richelieu un acteur de la **Querelle du Cid**, encore moins un jaloux de Corneille, ce qui est tout simplement absurde.

Lesconvel

Pas si absurde que cela puisque, dès le mois de décembre 1637, l'académicien Gombaud exprime au même Boisrobert son dépit d'avoir dû coopérer à l'élaboration des *Sentiments de l'Académie* sur *Le Cid* : « *Je confesse, écrit-il, que c'est malgré moi-même que je fus obligé d'y travailler durant les jours les plus ardents -c'est-à-dire durant les jours les plus chauds de l'été- Je n'eusse rien dit si l'on ne m'eût forcé* ». Voilà encore un juge du **Cid** qui aurait bien voulu se récuser, et qui pouvait l'en empêcher sinon Richelieu ? Quant à la motivation cardinalice, elle se trouve en filigrane : « *Les muses... en cette occasion... croient faire en quelque sorte l'office de l'Envie* ». Aussi bien, lorsque quinze ans plus tard, Pellisson croit pouvoir dire, à propos de la jalousie que fit naître *Le Cid*, que « *plusieurs ont voulu croire que le Cardinal lui-même n'en*

avait pas été exempt », il ne s'avance pas à découvert, et je dirais que l'extrême prudence de sa formulation, loin d'affaiblir son propos, en conforte au contraire la crédibilité.

Nicolas de Mouriou

Cela signifie seulement que la rumeur précautionneusement recueillie par Pellisson en 1653 avait déjà cours quinze ans plus tôt. Nous pouvons tous citer des légendes qui, en notre siècle, ont tenu lieu de vérités indéfiniment répétées, précisément parce qu'elles étaient répétées, jusqu'à ce que quelqu'un, subitement, s'avise que le fait communément admis était tout simplement absurde. Il n'est jamais trop tard pour faire de telles découvertes même si pour certains il est toujours trop tôt pour se désabuser.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Nicolas tu commences à déraper... Toute flèche que tu as à portée de main, il faut que tu la lances. C'est plus fort que toi... Calculateur mais vindicatif. Ça finira par te nuire...

Lesconvel (*distancié*)

Que faut-il comprendre mon cher président ? Pour moi, je crois qu'il faut se

garder de transformer un débat historique en un combat de personnes.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Il ignore tout ou il fait semblant ? Sarcilly aurait dû le mettre dans la confidence... Et ces deux-là qui entassent des notes ! Vraiment bien inspiré d'avoir insisté pour qu'ils viennent ! Génial !

Lesconvel
Peut-être, à ce stade, madame Tillemont pourrait-elle nous éclairer sur les relations entre Corneille et Richelieu au moment du *Cid*, c'est-à-dire, au début de 1637. Peut-on dire qu'elles soient mauvaises ?

(Bruit d'une porte qui s'ouvre et qu'on referme. Pas sur le parquet. Chaises qu'on déplace. Léger murmure de voix)

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Pas vrai ! Carigou ! Il ne manquait plus que celui-là ! Comment a-t-il su ?

Laurence Tillemont
Les relations entre Corneille et Richelieu ne sont certainement pas mauvaises. Tout au plus pourrait-on discerner de part et d'autre quelque chose qui ressemblerait à une sorte de réticence. Dans *L'Excusatio* de 1634, Corneille flagornait à pleine voix, disant que sa muse était indigne de

célébrer un esprit comme celui du Cardinal, mais cette ostentation dans la flagornerie la réduisait à une pure convention. Ce qui restait, c'était le sentiment que Pierre Corneille ne parvenait décidément pas à pratiquer la louange comme il eût été souhaitable, c'est-à-dire sans y mettre cette distance ambiguë à connotation ironique, cet excès qui créait comme un malaise, comme le soupçon d'un exercice à double entente. Elevé au nombre des Cinq auteurs, Corneille ne parvenait pas à faire tout à fait comme ses confrères, c'est-à-dire à écrire son paquet de vers, à le rapporter sans commentaire en temps et heure, et à aller s'asseoir parmi les Cinq sur le banc qui leur était spécialement réservé lors des représentations. Le « défaut d'esprit de suite » témoignerait alors de la perception par Richelieu d'un esprit de rébellion sous les apparences de la soumission. Peut-être, ultérieurement, le cardinal a-t-il éprouvé aussi quelque perplexité à la lecture de la *Dédicace d'Horace*. Il était fondé à se demander quelle crédibilité il fallait accorder à ce panégyrique qui faisait de lui le grand maître de l'art théâtral. Il aurait eu quelque raison d'être soupçonneux si du moins l'on en croit la tradition qui attribue à Corneille le célèbre quatrain :

*Qu'on parle mal ou bien du fameux
Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais
rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du
mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du
bien.*

Nicolas de Mouriou (*voix
intérieure*)

*Laurence si toi aussi tu m'abandonnes...
En plus tu me bouffes le temps, et tu vas me
faire manquer le déjeuner.*

Laurence Tillemont
Ce quatrain, si on l'analyse...

Nicolas de Mouriou
Ce quatrain, comme vous le savez,
madame, ne nous est connu que par
Pellisson, et son attribution à Corneille est
incertaine. En revanche au lendemain de la
mort du Cardinal, Corneille a écrit et
publié un sonnet dont il est à coup sûr
l'auteur, et dont je rappelle la seconde
strophe :

*J'en vois après ta mort par un noir
attentat
Changer tout leur encens en lâches
impostures,
J'en vois ou par zèle ou par raison d'Etat,*

Affermir ton grand nom dans les races futures.

Et de conclure que lui, Corneille, préfère se taire. Cela ne fait pas de Corneille un ennemi de Richelieu. Je remarquerai à cet égard un détail de versification : le quatrain comporte quatre rimes masculines successives alors que Corneille pratique toujours des rimes masculines et féminines alternées ou entrecroisées... ce qui psychanalytiquement trahit certainement l'obsession de la sexualité féminine dans l'œuvre de Corneille. (*Voix intérieure*) *Ça veut dire quoi ça?*

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
De plus en plus chic, mon cher Nicolas, vraiment très très chic... (haut) Je ne me laisserai pas convaincre aisément d'écarter de l'œuvre de Corneille le quatrain rapporté par Pellisson par la seule considération de la masculinité, exceptionnelle, et peut-être vengeresse, de ces quatre rimes. A vrai dire, le quatrain ne contredit pas le sonnet de 1642, et il s'accorde avec cet autre sonnet auquel nous pensons tous, le sonnet sur la mort de Louis XIII...

Nicolas de Mouriou
Vous savez bien, chère collègue...

Gabrielle Oulry

Je sais, monsieur le président, je sais que ce dernier sonnet n'a jamais été publié du vivant de Corneille, mais je sais aussi, comme vous d'ailleurs, qu'il n'y a aucune raison décisive de ne pas l'attribuer à Corneille, et la plupart des éditeurs le lui attribuent effectivement.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Pour le déjeuner, maintenant c'est foutu... Essayons de placer ici les arguments que je voulais leur servir à table... Vis-à-vis de Sarcilly, il faut que je fasse au moins semblant de rattraper le coup... (Haut)
Puisque le débat est engagé sur ce terrain, voyons les faits. Or le premier de ces faits, c'est que ***Le Cid*** - je cite l'un des libelles de la **Querelle** - a eu « ***l'honneur de plaire au Roi et aux grands esprits du royaume*** ». Qui peut douter que, parmi les grands esprits du royaume, il n'y ait eu Richelieu ?

Lesconvel (*voix intérieure*)
Où sont passées les années ? Cela ne devrait pas nous importer beaucoup puisque l'espérance nous est donnée de participer éternellement à la gloire divine... L'espérance n'éteint pas la nostalgie...le déchirement du temps qui meurt... J'ai encore les pieds dans le sable, et je suis capable de me souvenir

d'au moins dix étés d'avant-guerre... Pour savoir les choses de ce temps-là, ils en sont à fouiller dans les papiers... Moi, il me suffit de consulter ma mémoire... N'empêche : je ne sais plus où sont passées les heures et les années... Les bateaux, les plages, les vagues... Je m'avance vers le terme, la mémoire enracinée dans le rocher de Saint-Mathieu, l'âme emplie par la rumeur des tempêtes... J'ai entendu craquer le monde... Quelque chose n'en finit pas de mugir en moi... Sarcilly a tort de s'inquiéter... Avec ses vingt ans de moins, il est gagnant à coup sûr, au bénéfice de l'âge... La place lui reviendra.

Nicolas de Mouriou

Au demeurant, pour connaître le sentiment de Richelieu sur *Le Cid*, le mieux est de s'en remettre à Corneille lui-même. Or que lit-on dans la **Dédicace** à Mme de Combalet ? « *Le succès de la pièce* », confesse-t-il, « *a passé mes plus ambitieuses espérances, et m'a surpris d'abord, mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand Le Cid a paru devant vous... On ne peut douter... de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire* ». Sans doute, formellement, le propos s'adresse-t-il à Mme de Combalet, mais tout cela en réalité est écrit pour le

cardinal, son oncle. Conclusion de Corneille : *Le Cid* était promis à un applaudissement universel dès lors qu'il avait été honoré des éloges de Mme de Combalet, c'est-à-dire de Richelieu. Rien en tout cela qui laisse transparaître une quelconque jalousie du Cardinal.

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
C'est le moment de se taire, et profondément, car je sais bien, moi, ce qu'on pourrait te répondre monsieur de Mouriou... Il suffit de lire les dates...

Gabrielle Oulry
Permettez-moi, monsieur le président, de rappeler les dates : 23 mars 1637, achevé d'imprimer du *Cid*...

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Tu ne peux vraiment pas fermer ta gueule hein Gabrielle ? Tu ne vois pas que ces trois cons prennent des notes, et qu'ils commencent à se croire savants de tout ce que tu leur racontes ?

Gabrielle Oulry
Or c'est à peu près en même temps, que Corneille laisse circuler puis imprimer *L'Excuse à Ariste*, c'est-à-dire que c'est à peu près à ce moment-là qu'il met le feu aux poudres.

Nicolas de Mouriou

Vous l'admettez donc, ma chère collègue : jusqu'au printemps 1637, le contentieux entre Corneille et Richelieu est nul, exactement nul, et je ne considère pas que la douteuse tradition du « *défaut d'esprit de suite* » infirme mon propos. C'est peu de dire qu'aucun contentieux ne trouble la relation du poète avec le Principal ministre. C'est le moment de rappeler ici l'anoblissement de la famille Corneille. D'aucuns continuent de recevoir sans esprit critique cette autre tradition, ô combien douteuse elle aussi...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

D'aucuns?..D'aucuns?.. C'est pour qui ça? Attention Nicolas... Attention...

Nicolas de Mouriou

Je veux parler de cette tradition selon laquelle Corneille aurait dû son anoblissement de 1637 à la reine Anne d'Autriche.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

C'est pour moi ça... C'est vrai que j'aurais dû creuser un peu la question... agiter quelques hypothèses... j'aurais dû mettre un ou deux conditionnels... L'éditeur ne m'a donné que quinze jours pour lire les épreuves... Subitement c'était devenu urgent...

Nicolas de Mouriou

Je rappelle les faits. 24 mars 1637, le lendemain de l'achèvement d'imprimer du *Cid*, la Cour des Aides de Normandie rend un arrêt enregistrant des lettres de noblesse données au mois de janvier précédent par le Roi au profit de Pierre Corneille. Mais de quel Pierre Corneille s'agit-il ? Nous connaissons la réponse : les lettres de noblesse sont données au maître des Eaux et forêts honoraire, et elles ne mentionnent que les mérites du père sans aucune allusion à ceux du fils. Le fils bénéficie des titres accordés au père en ce qu'il fait partie de la descendance, anoblie, elle aussi, en même temps que le père. Cela, je le sais, peut s'interpréter comme une bonne manière du Roi à l'égard du poète qui se voit ainsi nanti d'un quartier de noblesse supplémentaire. Possible. Reste que cette interprétation relève de l'implicite. L'explicite c'est que le Roi a anobli Pierre Corneille, maître des Eaux et forêts. Et cela veut dire qu'un dossier a été constitué, que des pièces ont été fournies, que les bureaux ont examiné la candidature Corneille. Lier l'attribution des lettres de noblesse au succès du *Cid*, c'est confondre une coïncidence de dates avec une relation de cause à effet. Même si le triomphe du *Cid* a précipité la procédure d'octroi des lettres de noblesse, la

procédure avait nécessairement été engagée bien antérieurement à la création de la pièce. Et l'un des libelles de **La Querelle du Cid** accuse le poète de Rouen d'avoir poursuivi ces lettres avec une insistance poussée jusqu'à l'importunité. (*Voix intérieure*) *Zut ! Je n'aurais pas dû dire ça !*

Gabrielle Oulry

Si l'on ajoute foi à cette pièce très polémique, il faut bien admettre que l'anoblissement des Corneille à raison des seuls mérites du maître des Eaux et forêts est une fiction. En fait, c'est bien le poète de Rouen qui a démarché pour obtenir les lettres. C'est lui que l'on a voulu honorer dès le milieu des années 1630, et Corneille lui-même n'en doutait pas. Thomas Corneille, piété filiale oblige, attribuera certes l'anoblissement, aussi, aux mérites du père, mais, dans sa notice biographique de 1708, il ajoutera : «*il ne faut pas douter que le mérite du fils n'ait beaucoup contribué à lui faire avoir cette glorieuse récompense* ». Conclusion : accordé à toute la famille, l'anoblissement trouve sa cause dans la gloire du poète Pierre Corneille. Quant à la tradition qui veut que la reine ait eu une part à cette élévation, elle est ancienne, et elle s'appuie sur l'une des pièces de **La Querelle du Cid**.

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
*Attention, Madame Oulry, si tu parles du
parti espagnol, tu vas te faire pulvériser...*

Gabrielle Oulry
Qui plus est, d'aucuns ont voulu voir dans
cette intervention de la reine, la preuve
d'une connivence entre Corneille et le
parti espagnol...

Nicolas de Mouriou
Hé bien « *d'aucuns* » auraient dû mieux se
renseigner (*voix intérieure*) *Là ma vieille
tu es ferrée. Je te tiens...*

Gabrielle Oulry
Je rappelle que depuis 1635 la France est
en guerre avec l'Espagne. Or Fontenelle
écrit dans sa *Vie de Monsieur Corneille* :
« *Quand Le Cid parut, le Cardinal en fut
aussi alarmé que s'il avait vu les
Espagnols devant Paris* ».

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Piégée Gabrielle ! (Haut) Je me doutais
bien, ma chère collègue, qu'on finirait par
parler de la complicité de Corneille avec le
parti espagnol.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
*... ma chère collègue... il a une manière
de dire ça qui montre que, justement, il ne*

croit pas du tout que nous soyons collègues. Nous l'étions, il y a vingt ans, mais depuis, le chemin parcouru par lui n'a cessé de creuser la distance... voilà ce que signifie chacune de ses intonations...

Nicolas de Mouriou

Exaltant l'héroïsme castillan en la personne de Rodrigue, Corneille serait-il passé à l'ennemi ? Une réponse immédiate s'impose : si Richelieu avait été réellement « *alarmé* » par *Le Cid*, ainsi que l'écrit Fontenelle, il n'aurait jamais laissé sa nièce, madame de Combalet, accepter la dédicace de la pièce.

Lesconvel (*voix intérieure*)

Un point pour lui !

Nicolas de Mouriou

De surcroît, si l'argument avait pu être utilisé dans **La Querelle du Cid**, soyons sûr qu'on n'eût pas manqué de le ressasser, de l'asséner, ne serait-ce que pour complaire au Cardinal ! Or c'est le contraire qui s'est passé. C'est Scudéry qui reproche à Corneille d'avoir ridiculisé la noblesse espagnole en faisant du Comte, don Gormas, un « *capitan ridicule* », un « *capitaine Fracasse* », un « *matamore* ». La guerre, écrit-il, ne dispense pas d'observer les règles de la courtoisie, manière pour lui de donner une leçon de

savoir-vivre aristocratique à un petit officier de province. En fait, au XVII^e siècle, prendre une pièce de théâtre à l'adversaire pour en faire une adaptation, c'était comme si l'on s'emparait de l'une de ses places fortes, c'était un acte de conquérant non de collaborateur. En réalité, au lendemain de l'année de Corbie, Rodrigue, victorieux des Maures, c'est la France victorieuse des Espagnols.

Gabrielle Oulry

Soit ! Je renonce à faire de Corneille le complice du parti espagnol. Je crois, en revanche, en une volonté arrêtée du Cardinal de Richelieu de soumettre *Le Cid* à l'examen de l'Académie. Le mot de « *persécution* », quoiqu'il soit utilisé par Chapelain, ne convient pas vraiment si l'on considère le traitement que les régimes totalitaires du XX^e siècle ont appliqué à leurs intellectuels dissidents. Non seulement Corneille n'a pas été embastillé, mais jusqu'à sa mort Richelieu lui a servi sa pension. En réalité, ce sont les « *cent vanités* » de Corneille, telles qu'elles s'étaient dans *l'Excuse à Ariste*, que Richelieu a voulu rabattre en même temps qu'il a voulu faire la preuve que son Académie pouvait servir à quelque chose, et, en l'occurrence, il s'agissait de tempérer l'engouement du public pour une pièce dont il était utile de montrer qu'elle

ne respectait pas les règles du poème dramatique, ces fameuses règles d'Aristote que les « *Grands réguliers* », c'est-à-dire les législateurs du théâtre, avaient entrepris d'imposer. De la part de Richelieu, il s'était agi plutôt d'une opération de police littéraire que de la « persécution » d'un poète. Au fond tout converge pour conduire Richelieu à s'investir dans **La Querelle du Cid** : la jalousie, s'il est vrai qu'il voit en Corneille un rival dont le succès foudroyant efface d'un seul coup toute la production concurrente et notamment la sienne, la passion de l'autorité qui le fait s'irriter des réticences de Corneille à se laisser juger par l'instance littéraire qu'il vient de créer, l'Académie, la raison enfin si l'on considère que *Le Cid* méconnaît les règles de l'ordre théâtral, tout conduit Richelieu à intervenir, y compris pour mettre fin à l'empoignade lorsqu'elle menace de dégénérer en voies de fait.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Vas-y Gabrielle ! Vas-y ! Piétine mes plates-bandes... Même Carigou prend des notes... Il a tout de suite compris, celui-là... Et puis, après tout, vogue la galère ! Sarcilly n'a qu'à défendre des thèses défendables... Et venir les défendre lui-même... Mais moi, est-ce que je vais faire des cours toute ma vie ? Lire des thèses,

faire de l'érudition toute ma vie ? Nicole va et vient de l'administration au Conseil d'Etat, du Conseil d'Etat aux cabinets ministériels... au hasard des majorités... On vient la chercher... On a l'air d'avoir besoin d'elle... Qui a besoin de moi ? Elle, à ce qu'elle dit... Est-ce qu'elle aura longtemps besoin de moi si je deviens un universitaire ranci dans les bibliographies, dans les notes en fin de volume, dans les articles d'érudition ? Elle dit que oui... Il faudrait tout de même sortir un peu du bunker... Voir ce que je sais faire ailleurs... si je sais faire quelque chose... Prouver que je sais faire quelque chose ailleurs... Prouver à Nicole notamment... Elle dit que je n'ai rien à lui prouver... Voire... Un type comme Lesconvel n'a plus rien à prouver à personne... Mais moi ? Ces types qui prennent des notes, ça va faire un vrai pataquès... Réfuté avant d'être publié, le livre de Sarcilly ! Mais c'est lui qui a voulu qu'on alerte la presse... « Appelez ces deux-là de ma part... Accessoirement ça vous fera des contacts... » Et moi de courir ! Je ne demandais que ça ! Réussi ! Qui a pu prévenir Carigou ? Il faut dire que quand il s'agit de Sarcilly, Carigou a un radar d'une exceptionnelle sensibilité... Maintenant il faut boucler aussi vite que possible... Nous sommes après la catastrophe... Arrêtons les

frais... Il va falloir conclure... Et là j'ai mon idée... (Haut) Madame le professeur, je vous remercie de cette synthèse. Vous ne serez pas surprise que je ne m'y rallie pas. Nous avons en commun, nous autres historiens...

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)

Manière de signifier que moi, je ne suis pas historienne, mais grammairienne, et que c'est illégitimement que je me suis avisée, après l'agrégation, de faire une thèse sur les officiers de justice et les poètes de théâtre... à la limite de mon domaine de compétence, n'est-ce pas Nicolas ? Alors qu'est-ce que nous avons en commun ?

Nicolas de Mouriou

Les traces, voilà ce qui nous est commun, nos divergences commencent dans la lecture de ces traces, dans leur interprétation, et c'est ainsi qu'à partir des mêmes sources on peut discerner ou non la présence du Cardinal de Richelieu dans **La Querelle du Cid**, et j'ai dit pourquoi, selon moi, lorsqu'on essaie, en appliquant les bonnes méthodes, de cerner cette présence, il ne subsiste qu'une ombre qui se dissipe à la lumière. Il me reste maintenant à présenter des excuses à madame Tillemont pour la manière dont cette soutenance s'est organisée, par mon

fait, je le concède bien volontiers. J'ai dit la qualité de sa thèse, l'extrême étendue de son information dont témoigne une bibliographie réellement étonnante, qui englobe à la fois la dernière actualité, et tous les siècles qui nous séparent de Corneille, les ouvrages de langue française et ceux de langue anglaise, italienne, espagnole, allemande, et j'ai même noté une thèse en turc. Et maintenant, avant d'en terminer, je demande à madame Tillemont si elle a des observations complémentaires à présenter.

Laurence Tillemont

Aucune observation monsieur le président, mais je suis évidemment à la disposition du jury pour répondre à ses questions.

Gabrielle Oulry

Je voudrais dire à notre président qu'il ne doit pas être trop contrit pour la manière dont s'est déroulée cette soutenance. Malgré mes réserves initiales, je suis obligée de reconnaître que nos échanges ont eu une alacrité et une liberté qu'en fin de compte je ne regrette pas.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Evidemment ! Tu as fait ton numéro ! Te voilà sur un pied d'égalité avec le grand Sarcilly... Ton nom sera peut-être dans les magazines à côté du sien... Il ne reste plus

aux télés qu'à t'inviter pour lui porter la contradiction ! Pour toi c'est tout bénéfice !

Lesconvel

Eh ! bien, monsieur le président, outre que j'assume la responsabilité de vous avoir suggéré cette procédure dérogatoire, je ne suis pas si marri de nos dérives que je me croie obligé d'exprimer des regrets. Nous avons débattu d'un vrai problème, et le jury, je n'en doute pas, saura tout à l'heure reconnaître généreusement les mérites de notre candidate.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Ouais ! Tout le monde est très content... notamment Carigou qui continue d'écrire... c'est-à-dire qu'il est déjà occupé à écrire son article... Tout le monde est très content, sauf moi ! Et Sarcilly... qui ne se doute encore de rien... Tentons un suprême effort... Ultime sortie hors de la tranchée... drapeau au vent... (Haut) Hé bien cette satisfaction générale m'incite à persévérer dans l'erreur. La règle veut que ce soit le président, fût-il intérimaire, qui présente la conclusion. Je prends le parti, espérant qu'il en sera d'accord, de demander à monsieur le professeur Lesconvel de se substituer à moi en cette circonstance.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
Génial, Nicolas ! Tu n'as rien perdu de ton sens de la manœuvre... Si Lesconvel s'en va content de lui, il n'en voudra à personne, ni à toi, ni à Sarcilly... Bravo Nicolas !...

Lesconvel
Vous me prenez au dépourvu, vous m'embarrassez même mon cher collègue, et cependant certain démon intime me suggère d'accepter.

Gabrielle Oulry (*voix intérieure*)
Il en brûle d'envie oui !

Lesconvel (*voix intérieure*)
Allons-y... c'est tellement bon de monter au feu à mon âge... (Haut) Soit ! J'accepte.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
Ça peut tout sauver ! (Haut) Je vous remercie, monsieur le professeur.

Laurence Tillemont (*voix intérieure*)
Ici ça va se terminer... Et moi je vais retrouver Jean-Pierre... Faire attention que Jean-Pierre ne soit pas seulement un problème...

Lesconvel

A moi de conclure me dites-vous, monsieur le président. Soit, mais c'est à vos risques et périls. Tout d'abord, laissons-nous aller à terminer dans la jubilation, la cérémonie que nous célébrons ici ce matin. Quelle cérémonie ? Nous le savons bien. Il s'agit d'une cérémonie d'initiation. Dans la gloire de cet éphémère matin de janvier, nous accueillons dans notre tribu Laurence Tillemont, notre jeune et éblouissante collègue. Je pourrais vous dire, madame, fort savamment, et même fort cuistrement, que la problématique de votre thèse renouvelle l'épistémologie cornélienne si je ne craignais d'assimiler ainsi, fût-ce dans l'implicite, la fréquentation de Corneille à une science alors qu'elle est d'abord une expérience. C'est de cette expérience que votre ouvrage nous entretient, et c'est cette expérience que vous nous donnez à partager. L'érudition chez vous est une chasse au trésor, un bonheur de la découverte, une fête, une exultation, une jouissance peut-être, et, loin qu'elle nous enlise, elle nous relance, elle nous arrache des cris de joie, et parfois même jusqu'à une pensée, ce qui, vous en conviendrez, a de quoi étonner. Au fil des pages, et il y a beaucoup de pages, vous avez soumis à la question des milliers de

vers de Corneille, et, bien sûr, cette familiarité a suffi à évacuer l'image du Corneille un peu simplet, un peu niais, qu'une certaine tradition biographique a quelque peu cultivée. Patoisant, massacrant ses vers, l'air d'un marchand de Rouen, certes, mais tout de même rappelons-nous : « *Je n'en suis pas moins pour cela Pierre Corneille* », c'est-à-dire le Grand Corneille. Le poète de Rouen se sait habité par la puissance créatrice. Ce paresseux immensément contrarié aura été sans cesse provoqué au travail par les stimulations de la nécessité puis par celles de la concurrence racinienne. Elevé dans les airs par les ovations qui saluent *Le Cid*, il est arraché aux altitudes par les criaileries que les Scudéry, les Mairet, les Claveret, les Scarron font entendre. Ceux-là, il n'en ferait qu'une bouchée. « *Je sais ce que je vauz, et crois ce qu'on m'en dit* » leur assène-t-il. Mais voici que, par « *un prompt renfort* », la troupe voit sa force multipliée par l'arrivée d'un combattant de l'ombre, mais quel combattant, car, mon cher professeur de Mouriou, comment ne pas voir que le Cardinal est à l'œuvre dans l'entreprise de dépréciation du *Cid* que se voit confier l'Académie et que le pauvre Chapelain est chargé d'exécuter ? Le désamour de Catherine Hue, la très aimée inspiratrice des petites pièces de galanterie des années

1620, brûlées au début des années 1680, avait été un séisme. Le procès fait au *Cid* fut un ébranlement dont l'onde de choc se renouvellera pendant des décennies. « *Le dedans n'est que trouble et que sédition* » nous confie Pauline dans *Polyeucte*. De même, le dedans de Pierre Corneille, comme le dedans de n'importe lequel d'entre nous, n'est que « *trouble et que sédition* ». Car, n'est-ce pas, un jour nous sommes tous destinés à être, la gloire et l'œuvre en moins, le « *bonhomme Corneille* », le « *vieux Corneille* », le « *pauvre Corneille* », assis au coin de l'âtre, regardant brûler la flamme, transportant au milieu de nos délabrements mentaux et physiologiques, la longue mémoire de nos affaires et de nos inquiétudes, nous remémorant, nous accusant, nous dénonçant, nous défendant, dans le procès sans fin de la vie. Pour Corneille, l'heure n'est pas encore venue où Fontenelle, ayant employé le verbe « *radoter* » pour signifier l'affaiblissement des facultés de son oncle, se fera sèchement répliquer par Mme de Marsilly, sa cousine, fille de Thomas Corneille, qu'elle trouve « *fort mauvais un pareil terme à l'égard d'un pareil oncle* ». Pour Corneille, l'heure est à l'assoupissement. On croit qu'il n'entend pas ce qu'on dit autour de lui ; lui, il sait bien qu'il entend, et il sait qu'il comprend. Il est Pierre Corneille vers le crépuscule,

n'importe qui sur la fin de sa vie. Il n'a encore rien perdu, rien oublié. A peine avait-il laissé la place au « *chagrinant rival* », ayant clos pour son compte le registre du théâtre avec *Suréna* en 1674, qu'il avait vu Jean Racine, ébranlé par la cabale de *Phèdre*, abandonner, lui aussi, le théâtre. *Phèdre*, après *Suréna*, c'était l'oraison funèbre de la tragédie. On n'irait pas plus haut. Il le savait. Jean Racine l'avait défié sur le théâtre. De pièce en pièce ils s'étaient jeté leurs interpellations à la figure au travers de vers qu'ils donnaient à dire à leurs personnages. Mais à cette heure toutes ces choses n'avaient plus aucune importance. Il se réjouissait de l'avoir compris à temps, et d'avoir voté lors de l'élection académique de décembre 1672 pour celui que Marquise Thérèse du Parc avait aimé avant de mourir mystérieusement le 11 décembre 1668, au plus haut de son éphémère splendeur.

Nicolas de Mouriou (*voix intérieure*)
C'est presque une indication de vote ça !...

Lesconvel
Il ne pouvait savoir que Jean Racine, accueillant à l'Académie son frère Thomas, le 2 janvier 1685, le célébrerait, lui, le Grand Corneille, en des termes qui renverraient au néant les chagrins d'autrefois. « *La scène retentit encore des*

acclamations qu'excitèrent à leur naissance Le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes ! Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets ! Quelle véhémence dans les passions ! Quelle gravité dans les sentiments ! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères ! » Racine proclamant la gloire de Corneille avec les mots de cette langue qui, à peine fixée, avait été aussitôt portée par eux à son point de perfection, c'était une image qui, d'un seul coup, portait sur les hauteurs, l'allégorie que leurs deux noms associés formaient déjà. « *Débarrassé du théâtre sa principale occupation fut de se préparer à la mort* » écrit Fontenelle. Jamais Pierre Corneille ne renia son théâtre. Il n'avait pas ménagé son effort. La décomposition du tombeau lui était une révulsion. L'autre pôle charnel de l'œuvre, c'étaient « *les tendresses de l'amour content* ». Au milieu de la scène, il y avait un lit, et, au milieu du lit, le glaive de séparation, l'épée sanglante de Rodrigue et d'Horace, obstacle infranchissable à l'union des amants. Le lit et le tombeau, parfois le lit comme un tombeau, cela courait dans son œuvre, signe de contradiction. Sur le maléfique à

l'œuvre dans le monde, l'enfant Corneille avait reçu toutes instructions utiles. C'était comme une conspiration qui mettait en convulsion la masse humaine, sans cesse brassée par les soubresauts de l'entredévorement. Son théâtre retentissait des cris et des crimes de la foule errant hors du jardin d'Eden. Il ne croyait pas que la foule fût irrémédiablement perdue. L'étincelle d'origine n'était pas éteinte. C'est pourquoi, au milieu de l'office des Ténèbres, lui, Pierre Corneille, avait tenté de célébrer l'office de la Transfiguration. L'inavouable et l'innommable étaient passés à travers lui. Rien de ce côté qui pût l'étonner. Il savait bien en quels abîmes il plongeait. La vraie difficulté avait été de laisser transparaître l'indicible. Là était la difficulté des poètes. Il n'avait pas enterré son talent. Le tumulte des séditions intérieures, le torrent des inquiétudes, cette submersion constamment menaçante, il était parvenu, dans la tension et le travail, à en faire un matériau pour une œuvre d'art. C'est ce qu'il dirait. Pour les foules pressées dans l'ombre du théâtre, il avait célébré l'éclat de la vie, sa tragique allégresse, sa puissance de splendeur. Autant qu'un autre, il savait la fragilité de ces personnages occupés à proclamer leur identité comme s'ils en doutaient. A travers lui, ils s'étaient rués vers la lumière. Il les avait aimés, il en avait eu

compassion, et il ne s'était pas reconnu le droit de les faire taire. Il n'avait justifié aucun de leurs crimes, mais il ne s'était pas institué leur juge. Et maintenant, il était au milieu de tout un peuple qui racontait sa secrète histoire en récitant les vers qu'il avait composés pour lui. C'était un peuple qu'il avait rassemblé hors du temps, et dont la psalmodie se ferait entendre sous le ciel autant que durerait la langue. A de certaines heures, il éprouvait comme une anxiété à laisser derrière soi ce monde sorti de lui. Ce qui l'avait traversé lui donnait le vertige. Qu'avait-il fait ? Il avait fait ce qu'il savait faire, et qu'on lui avait laissé faire. Il lui avait été donné de capter l'énergie des mots. Cependant il n'avait été qu'un poète de théâtre. Il avait marché au pas incertain des poètes. Il voyait bien, ainsi que chacun le voit pour soi, que le jour allait baisser peu à peu. Les ovations du théâtre roulaient encore dans sa mémoire, mais confusément. Le frémissement des soirs de gloire s'estompait dans le lointain. Les images allaient se brouiller, les visages aussi, celui de Marquise Thérèse du Parc se confondrait avec celui de Catherine Hue, la « *parfaitement belle madame du Pont* ». Le temps où il marchait dans les prairies humides de rosée de Petit-Couronne, le temps des équinoxes, était-il si loin ? C'était hier, mais c'était passé.

Lumière un peu vacillante, il serait, un temps encore, en état de penser ces choses. L'essentiel était que Marie fût là, car Marie de Lampérière avait été la femme de sa vie. Elle continuerait de l'être. Il pourrait l'appeler. Elle viendrait. Comme quarante ans plus tôt. Ce serait bientôt l'heure de répéter la prière des hymnes du bréviaire : « *Redonne l'innocence à nos lèvres coupables* ». Il avait assez d'imagination pour se représenter son enterrement. Ce qu'il ne pouvait prévoir, c'est que, dans la nuit même où il approcherait du terme, celle du 30 septembre au 1^{er} octobre 1684, Mme de Sévigné, écrirait à sa fille : « *Tout est retiré...Je vous écris en paix et en repos* ». Dans sa lettre, elle ne ferait aucune allusion au poète de Rouen, et cependant ce serait comme si, dans le silence nocturne, elle avait décidé de veiller son cher Corneille à l'heure où il avait à mourir.

(Arrêt brusque ; silence prolongé)

FIN.

1998-1999.

Bibliographie : voir la bibliographie figurant dans l'ouvrage du même auteur : *Pierre Corneille en son temps et en son œuvre, enquête sur un poète de théâtre au XVIIème siècle*, publié en 1997 et réédité en 2006 aux éditions Flammarion, collection Les Grandes biographies, en particulier : Louis Battifol, *Richelieu et Corneille, La légende de la persécution de l'auteur du Cid*, Paris, Calman-Lévy, 1936.

La dramatique qui précède relève de la fiction. Toute ressemblance entre les personnages et des personnes existant réellement ou ayant réellement existé ne pourrait être que fortuite.

